même où les résultats de cette nature demeureraient médiocres, une reconnaissance en forces sur Bordeaux pouvait seule mettre à même de savoir si on n'avait à redouter aucune action dangereuse venant des vallées de la Garonne et de la Dordogne ou des rassemblements annoncés vers Périgueux, vers Bordeaux et vers Agen. Cette détermination faite, cette assurance une fois acquise, l'armée pourrait se consacrer sans arrière-pensée, sans crainte pour ses derrières et pour ses flancs, à sa tâche active contre les forces du maréchal Soult.

Wellington décidait d'employer 12.000 hommes à cette reconnaissance : il gardait le reste de son armée rassemblé, pendant ce temps, autour d'Aire et de Barcelonne, en face de l'armée de Soult encore désemparée, et dont on ne redoutait pas les tentatives d'offensive. Cependant, on estimait à tort que Suchet venait précisément de lui envoyer 10.000 hommes de renforts, alors que ces détachements avaient été dirigés sur Lyon.

Wellington rappelait à lui toutes ses réserves disponibles d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, toutes les troupes que le blocus de Bayonne lui permettait de prélever. Il venait d'être rejoint par cinq régiments d'infanterie arrivant du siège de cette ville, par Saint-

---

réunissait les anciens partisans de sa maison; il envoyait ses agents de tous côtés; il cherchait à débaucher officiers et soldats jusque dans les camps de Soult; il aidait, par tous les moyens, *les élrangers contre la France*. Soult rencontrait partout mécontentement, opposition et trahison même chez beaucoup de fonctionnaires. *Le secret de ses mouvements était livré à l'ennemi.* » (Napier.) (Voir p. 219, note.)

Mont-de-Marsan, jeudi 3 mars. — « ... Un des officiers de l'état-major de Beresford s'est promené cette après-midi dans la ville avec une cocarde blanche et une fleur de lys au bras : tout le monde le regardait, mais sans exprimer ni plaisir, ni indignation. Quelques gentlemen de Bordeaux sont arrivés aujourd'hui pour inviter l'armée anglaise à entrer dans leur ville. On suppose qu'ils ont l'intention de se déclarer pour Louis XVIII... » (Woodberry, Journal.)

Palais. Il avait ordonné au général espagnol Freyre de rallier l'armée par Port-de-Lanne avec deux divisions. Il appelait de Navarrenx sur Aire une des brigades de Morillo ; la cavalerie de Vivian avait, dès le 2 mars, atteint Mont-de-Marsan ; elle était poussée vers l'est, sur Villeneuve, Perquie et Lannemaignan. Elle lançait des patrouilles et des reconnaissances à Roquefort, Saint-Justin, Montguilhem, Hontanx, Le Houga et Panjas (observatoire de la lande du Catalan). Les dragons portugais de Campbell étaient aussi envoyés à Roquefort ; la brigade de cavalerie Fane, avec une brigade d'infanterie, s'était montrée à Pau (1) le 7 et le 8, poussant ses patrouilles dans les directions de Tarbes et de Vic-de-Bigorre. Wellington faisait encore réparer activement les ponts rompus.

Ces dispositions prises, il se hâtait de jeter sur Bordeaux la forte reconnaissance offensive, politique et militaire, qu'il avait décidé d'y envoyer avant que Soult eût avis de ce détachement. Le 10 mars, en effet, le maréchal écrivait de Rabastens, au ministre :

« ... Je ne pense pas que les ennemis, après les grandes pertes qu'ils ont éprouvées, s'exposent à envoyer vers Bordeaux et la basse Garonne des divisions de leurs troupes, tant que l'armée conservera son attitude menaçante. Déjà je suis informé qu'ils ont fait revenir, sur Aire et Barcelonne, deux divisions qui s'étaient portées sur Mont-de-Marsan (2)... »

---

(1) Proclamation de Wellington : « ... C'est près du berceau de Henri IV qu'un de ses petits-fils vient relever, au milieu des braves Béarnais, l'antique bannière des lys, etc... »

(2) Il peut s'agir de la division légère d'Alten et de la brigade de cavalerie Vivian, poussées en reconnaissance de Saint-Sever sur Mont-de-Marsan le 1er mars, sous le commandement de Beresford. Cet échelon, en ce qui concerne la division d'infanterie Alten, avait été rappelé à Aire, pour l'envoi, sur Bordeaux, des divisions Cole et Walcker.

Or, dès le 8 (1), Wellington avait fait partir, de Mont-de-Marsan pour Bordeaux, Beresford, avec les divisions Cole et Walcker, la brigade de cavalerie Vivian et quelques pièces. Une partie de la brigade de cavalerie Vandeleur, venant de Bayonne, par Dax, les rejoignait en route (12.000 hommes). Il avait ordre d'occuper la ville, et de faire de la Garonne un port pour les alliés, « aux termes de ses instructions *militaires* ». Il devait, en outre, obliger les fonctionnaires à déclarer s'ils consentaient à continuer l'exercice de leurs fonctions (2). Enfin, il avait été informé que Bordeaux renfermait de nombreux partisans des Bourbons, qui se proposaient d'arborer le drapeau blanc et de proclamer Louis XVIII sous la protection des alliés. Il ne devait pas se compromettre dans ce mouvement s'il

---

(1) Roquefort, mardi 8 mars (Woodberry, en route sur Bordeaux); Captieux, 9 mars; Langon, 10 mars; Castets, 11 mars; Langon, 12 mars : «... Je suis le premier de l'armée qui ait franchi la Garonne... L'armée anglaise est entrée à Bordeaux ce matin... »

Langon, 16 mars : « ... Nous partons ce matin pour rejoindre l'armée de Wellington à marches forcées. Le bruit court que Soult lui a infligé une défaite... »

Général Lhuilier à guerre. (Bordeaux, 10 mars). — « ... Les rapports de la gendarmerie m'annoncent que l'ennemi est entré hier à Bazas et a envoyé une reconnaissance en avant.

» ... On m'assure que 400 hommes de cavalerie sont arrivés à Langon...

» ... Déjà *les guinées de l'Angleterre circulent à Bordeaux; déjà le commerce se réjouit* : il y a un grand nombre de bons habitants dans cette ville, mais plus d'étrangers et de Français égoïstes. *On annonce à l'avance le doux régime de l'Anglais : on dit qu'il paye comptant...* »

Soult à Guerre (Vic-Bigore, 12 mars). — « Le général Gossard m'a écrit d'Agen, le 10, à 11 heures soir, qu'il a reçu rapport que l'*ennemi est entré à Bazas, le 9 à midi*, avec 6.000 hommes d'infanterie et quelques centaines de cavaliers, et que des parlementaires anglais avaient poussé jusqu'à Langon. Des partis de cavalerie se sont portés sur Grignolles et vers Nérac... »

(2) Le commissaire extraordinaire, comte Cornudet, et le préfet avaient quitté Bordeaux le 4 mars.

avait lieu, mais l'encourager, promettre que les alliés n'élèveraient aucune opposition aux actes politiques des royalistes tant que la tranquillité serait assurée dans les régions occupées par l'armée; il lui était d'ailleurs recommandé de les aider, de les soutenir et de leur fournir armes et munitions, tirées de Dax, tout en les prévenant que, si la paix venait à être conclue, il ne serait plus possible de leur continuer aucun secours militaire. Beresford avait ordre d'observer la direction d'Agen; des rassemblements de forces avaient été signalés sur ce point et l'on craignait que Soult ne parvînt à les pousser vers Bordeaux en appuyant lui-même leur action offensive. On s'attendait d'ailleurs à voir le maréchal effectuer sa retraite par Auch et il s'agissait de pouvoir le suivre rapidement dans cette direction. Beresford laissait en conséquence, le 10, le gros de ses forces à Langon (45 kilom. de Bordeaux), sous le commandement de Dalhousie, et il entrait à Bordeaux, le 12 au matin, avec 800 cavaliers du 1er régiment de hussards hanovriens (dit 1rst german) de la brigade Vivian. Le maire Lynch (1) le recevait à la tête d'une partie de la municipalité et des partisans des Bourbons. Ce fonctionnaire français et impérial arrachait le drapeau tricolore; il faisait arborer le drapeau blanc et

---

(1) Le comte Lynch, d'origine irlandaise, né en 1749, mort en 1835, était maire de Bordeaux depuis 1808; il avait été anobli par Napoléon et nommé commandeur de la Légion d'honneur. Pendant les Cent Jours, son nom figura sur la liste des treize traîtres traduits devant les tribunaux : il était alors en Angleterre; Louis XVIII le nomma pair de France et maire honoraire de Bordeaux.

Liste des treize traîtres : Talleyrand, Marmont, duc de Dalberg (Emmerich-Joseph), abbé de Montesquiou, comte de Jaucourt, comte de Beurnonville, Lynch, Vitrolles, Alexis de Noailles, Bourrienne, Bellard, La Rochejacquelein, Sosthène de La Rochefoucauld (d'après les Mémoires de Fleury de Chaboulon, annotés par Napoléon, publiés par L. Cornet en 1901; Rouveyre).

proclamait Louis XVIII; il déclarait que les armées alliées n'avaient d'autre but que de renverser Napoléon et de le remplacer par Louis XVIII.

Le général Lhuillier détruisait le fort Médoc (rive gauche) et se réfugiait, dans la nuit du 11, à fort Paté et sur la rive droite.

Général Lhuillier à guerre (La Bastide, 12 mars). — « ... J'ai quitté Bordeaux avec mes troupes cette nuit.... Hier, l'empressement d'une portion des habitants à aller au-devant des Anglais indique suffisamment le désir qu'ils avaient de les recevoir dans leurs murs. Il reste de bons Français à Bordeaux ; mais les étrangers naturalisés, les commerçants, les égoïstes ont dû entraîner l'opinion ; la postérité jugera que, nonobstant l'événement actuel, la masse des Bordelais était française et que sa voix a été étouffée. Il n'est resté à Bordeaux, de nos troupes et de nos administrateurs, que les hommes *qui l'ont bien voulu ;* tout le monde a été prévenu et les moyens de passage de la rivière n'ont pas manqué. Il est 9 heures du matin et le bruit des caisses et les cris des habitants indiquent l'entrée des Anglais à Bordeaux... Malgré mes ordres réitérés et les dispositions prises sans doute par la marine, les bâtiments, bateaux, etc., que la cupidité de certains individus a fait laisser sur la rive gauche, fourniront assez de moyens de passage aux ennemis sur ce point. Cette circonstance me force à faire passer mes troupes sur la rive droite de la Dordogne. Ce mouvement s'exécutera dans l'après-midi... » (A. G.)

(19 mars). — « Le 12 mars, un peloton de 40 hussards hanovriens se présenta à 8 heures du matin devant Bordeaux, se porta à la mairie ; de là, il alla aux magasins aux vivres qu'il trouva démunis. A 10 heures, le

maire se rendit aux avant-postes ennemis avec quelques personnes du conseil municipal ; il offrit au général Beresford les clefs de la ville au nom de Louis XVIII. Le général *répondit les accepter, puisqu'on les lui offrait à ce titre, mais qu'il ne l'avait pas exigé*. Le maire accepta *de la main du général l'écharpe et la cocarde blanches*, aux cris de : Vive Louis XVIII (1) ! Les Anglais répandirent beaucoup de cocardes qui furent ramassées par une foule de gens sans aveu qui recherchaient le désordre pour vivre. Le duc d'Angoulême, arrivé le même jour à 4 heures du soir, fut reçu avec les honneurs, conduit à la cathédrale pour y entendre un *Te Deum* et porté en triomphe au palais impérial ; ...les citoyens qui pensent, dans Bordeaux, et dont le nombre est plus grand qu'on ne croit, gémissent de l'énormité de la faute de leur maire ; ...parmi ceux qui ont adopté la cocarde blanche, on n'a reconnu que quelques anglais, d'anciens nobles et beaucoup de gens suspects aux gens de bien. La partie saine des habitants se tient à l'écart... » (A. G.)

(Saint-André-de-Cubzac, 14 mars). — « ...Les porteurs d'eau et quelques écervelés ont arboré la cocarde blanche ; les bons citoyens étaient mornes ; et puisque, dans le moment d'enthousiasme, Bordeaux ne s'est pas prononcé, il est à croire que Louis XVIII, dont le représentant est descendu à l'église, où M. l'Archevêque

---

(1) *Général Lhuillier à Guerre* (Saint-André-de-Cubzac, 14 mars). — « ... Huit heures après mon départ, le comte Lynch, maire de la ville, a rassemblé le conseil municipal; ensuite,il est allé au devant des Anglais avec plusieurs voitures, que beaucoup de jeunes gens à cheval avaient précédées, portant la cocarde blanche. Le maire, arrivé à la porte Saint-Julien avec son cortège, est monté sur un cheval qui lui était préparé, a pris la cocarde blanche, qu'on lui a présentée, ainsi que l'écharpe blanche, et a, pour lors, ôté sa décoration... »

a entonné le *Te Deum*, ne fera pas longtemps fortune dans une ville dont l'esprit est aussi versatile. M. l'Archevêque avait reçu ordre de partir de M. le sénateur comte Cornudet... »

» On est venu demander au général Beresford, après son entrée, la permission d'arborer le drapeau blanc ; le général n'a point accordé, mais a dit simplement que, si c'était le vœu de Bordeaux, il ne l'empêchait pas. Le drapeau blanc a été arboré de suite sur la tour Saint-Michel ; je l'y ai vu flotter avant mon départ de la Bastide... » (A. G.)

L'inspecteur aux revues Garrau au ministre (vers le 21 mars). — « ...Pour amadouer le peuple de Bordeaux on a rendu une ordonnance qui redonne aux écus de 3 et de 6 livres leur valeur monétaire et qui réduit à vingt-cinq francs le tonneau le droit d'entrée sur les vins. Ce qui fait le plus d'impression sur les habitants des campagnes, c'est *l'abolition des droits réunis*. On est parvenu à leur inspirer une telle horreur contre ces impôts qu'il est à craindre que, dans la circonstance, ils ne se portent à des excès contre les employés...

» Il est évident que le maire de Bordeaux est un traître qui, depuis longtemps, entretenait des intelligences secrètes avec l'ennemi.

» Le cortège du duc d'Angoulême était composé d'un grand nombre d'émigrés du Béarn, des Landes et de la Gironde, à la tête desquels on remarquait M. de La Rochejacquelein (1). (A. G.)

---

(1) « Sans nos démarches, sans nos efforts, les Anglais ne fussent pas venus à Bordeaux de plus d'un mois. » (Taffart de Saint-Germain à Rollac, — Voir Henri Houssaye, *1814*, p. 239 à 246.) Henri Houssaye est d'avis que, si le général Lhuillier était resté à Bordeaux, la révolution du 12 mars n'aurait pas eu lieu. Il ajoute que Wellington ne se décida à envoyer une colonne que *sur l'avis formel du départ de la garnison*. Or Lhuil-

Du général Lhuillier (Saint-André-de-Cubzac, 15 mars) « ...Il paraît certain qu'une colonne de 2.500 Portugais est entrée à Bordeaux dans la journée du 14 ; ...un jeune homme intelligent (1) a été envoyé dans cette place pour reconnaître la force de l'ennemi... J'ai écrit au sous-préfet de Blaye et de Bordeaux (Cubzac fait partie de ce dernier arrondissement) pour les inviter à organiser la défense ; celui de Libourne est absent, quoique la troupe y soit encore ; il a suivi le préfet, dont je n'ai pas de nouvelles... Je reçois à l'instant une lettre du préfet de la Gironde, écrite à Saint-Médard le 14 ; je lui écris qu'il voulût bien rentrer au quartier général, ce qui lèverait bien des difficultés et l'invite à donner ordre au sous-préfet de Libourne de rentrer dans cette ville, dont les troupes françaises ne sont pas sorties... » (A. G.)

Le 19 mars, le général Lhuillier rendait compte au ministre qu'il n'avait pas omis de faire passer tous les bateaux sur la rive droite, sauf ceux qu'il avait destinés au transport des troupes, s'il devait avoir lieu. Le 10,

---

lier est parti dans la nuit du 11 au 12. Beresford était déjà le 10 à Langon ; il entrait à Bordeaux, le 12, avec une *avant-garde;* celle-ci eût, en effet, été insuffisante en présence du *moindre* noyau de résistance, que la population restée française n'eût probablement pas tardé à appuyer, tout au moins moralement, par sa masse toujours redoutable dans une grande ville. On peut affirmer que toutes les autorités, en outre des partisans des Bourbons, sont cause de l'entrée des Anglais à Bordeaux. Personne n'a fait acte de direction ou de commandement, personne n'a guidé l'esprit public, n'a groupé les citoyens autour du drapeau en leur montrant où était le *devoir français.*

(1) D'après une lettre du 17, ce « *jeune homme intelligent* », chargé d'aller *reconnaître la force de l'ennemi,* était le secrétaire de M. Portal, maître des requêtes, commissaire extraordinaire ; il annonçait, en revenant le 17, que Beresford avait quitté Bordeaux pour Langon ; que la garnison était très faible, 1.800 hommes environ et 300 à La Bastide, 2.000 hommes étaient partis de Bordeaux ; 4.000 avaient quitté Bazas le 15 ; 2.000, Langon, le 16, n'y laissant que quelques cavaliers.

dans une réunion des autorités, il avait proposé de mettre des postes sur ces bateaux pour les garder ; mais le maire Lynch avait déclaré qu'en agissant ainsi on susciterait une révolte, que les marins déserteraient. Le général Lhuillier avait été trompé et les habitants avaient aidé à faire venir les bateaux sur la rive gauche pour seconder l'ennemi (1). On avait cependant évacué et désarmé Fort-Médoc. La garnison de Pointe-de-Grave avait été envoyée à Blaye ; les pièces étaient encloüées, les travaux en terre détruits, les bâtiments en bois brûlés. Deux pièces de campagne et les poudres avaient été portées à Blaye. Les ouvrages de Fort-Médoc

(1) *Le préfet des Hautes-Pyrénées au général Gazan* (Tarbes, 15 mars). — « ... M. Fontan, ancien juge au tribunal de Tarbes, est arrivé hier de Bordeaux, dont il était parti le 12; il a donné les détails suivants : Le comte Cornudet, commissaire extraordinaire de l'Empereur, averti de l'approche de l'ennemi, assembla les principales autorités et leur proposa de mettre en œuvre tous les moyens de défense qui étaient en leur pouvoir, d'appeler la population et de brûler quelques prises anglaises qui se trouvaient dans le port. Sur les représentations qui lui furent faites, il abandonna ce projet et ordonna le départ de toutes les autorités constituées, archives, caisses publiques et d'un faible corps de troupes qui se trouvait dans la ville. Il ne resta que la cohorte urbaine, qui fut destinée à maintenir l'ordre public et manifesta l'intention de n'opposer aucune résistance à l'ennemi. Elle refusa même de fournir au général commandant une escorte qu'il demandait pour l'accompagner à Libourne... »

Le 12 au matin, Fontan part de Bordeaux; il trouve auprès du Bouscat l'avant-garde anglaise, forte de 4.000 hommes, dont 500 cavaliers, avec quatre pièces. Le soir du 12, à Bazas, Fontan voit 8.000 hommes de troupes anglaises et portugaises se dirigeant sur Bordeaux avec une petite quantité d'artillerie. (A. G.)

Voir, p. 475, note 1, la lettre de *Soult à Lhuillier;* (Rabastens, 6 mars) : « ... Votre lettre du 4 me prévient de la détermination que le comte Cornudet a prise de s'éloigner de Bordeaux et d'en faire partir le préfet... Le préfet devait au moins rester jusqu'à ce que la ville fût sérieusement menacée; c'était son poste tant qu'il y avait des troupes et que vous-même restiez à Bordeaux... » (A. G.)

étaient nuls : on n'avait pas eu le temps de les détruire, non plus que de démanteler les batteries de Castillon et de Trompe-Loup.

Une lettre du général Desbarreaux au général Lhuillier, en date du 15 mars, nous renseigne plus complètement sur la situation réelle des défenses. Il venait de passer la revue de la garnison de Blaye ; elle comprenait : 21 officiers, 2.300 hommes, dont 2.000 conscrits appartenant au dépôt du 66e régiment et à sept cadres de régiments différents : ils n'étaient *ni vêtus ni armés*. « ...Ils le seront aujourd'hui ou demain... La citadelle n'est en état que de résister à un coup de main, mais non à une attaque réelle. Elle formait jadis l'ancienne ville de Blaye, ses principales fortifications battent la rivière seulement ; le côté terre est dominé de partout ; les magasins sont bien pourvus en vivres, munitions, etc... La garnison sera formée à 1.200 hommes et le reste évacué sur La Rochelle. Fort-Paté est en état de défense ; sa garnison sera doublée. Les batteries et les forts Médoc, Castillon, Trompe-Loup et Pointe-de-Grave sont détruits, ou vont l'être ; les canons seront encloués, en raison de l'impossibilité de les réintégrer dans la citadelle... Les marins s'étant refusés à marcher, se plaignant de n'être pas payés, on a dû avoir recours à la force armée pour les contraindre. » Six chaloupes, avec leurs marins et un délai de quatre ou cinq jours étaient encore nécessaires pour détruire les forts et pour évacuer tout ce qu'on pourrait en fait d'armes, de munitions, d'archives, etc., sur La Rochelle. (A. G.)

Soult à Guerre (Conchez, 15 mars, 5 heures du matin). — « ...Je ne puis que déplorer de voir que les habitants de tous les départements montrent aussi peu de détermination pour se défendre et que quelques cava-

liers ennemis suffisent pour faire soumettre les villes les plus peuplées. Je déplore aussi que les départements de la 20e division militaire et celui de la Gironde soient aussi peu avancés pour l'organisation de la garde nationale et pour les autres mesures de défense prescrites par les décrets de l'Empereur. Je devais supposer que MM. les commissaires extraordinaires de Sa Majesté, qui étaient sur les lieux, s'en seraient *au moins occupés ;* mais *il n'y a absolument rien de fait* et ces départements sont en quelque sorte livrés sans défense aux ennemis. La dernière lettre que j'ai reçue du général Lhuillier *était du 10 ;* l'ennemi n'était encore qu'à Bazas : je dois cependant croire qu'il est entré à Bordeaux ; du moins, le bruit en est généralement répandu. On dit même que les habitants ont arboré la cocarde blanche. 30.000 ennemis auraient dû échouer à Bordeaux si cette population avait eu l'honneur pour guide et le sentiment de ses devoirs... » (A. G.).

(16 mars). — «... Je ne conçois pas qu'ayant donné l'ordre, le 22 janvier, de faire évacuer sur la rive droite les magasins qui étaient à Bordeaux, l'on prétende avoir manqué d'argent, de temps et de moyens pour compléter cette opération. A quoi servaient donc les autorités qui étaient à Bordeaux (1)?... Je n'ai rien

---

(1) *Soult à Guerre* (Martres, 22 mars). — « ... J'ai témoigné au général Lhuillier qu'il devait aller lui-même parcourir la ligne de la Garonne et de la Gironde et prendre les dispositions de défense que les circonstances rendent nécessaires, au lieu de se régler sur les rapports qui lui sont faits. Sa correspondance est tellement embrouillée que je ne puis connaître ce qu'il fait, ce qu'il a, ni même s'il a reçu les ordres qui lui sont adressés...

» Il serait utile au service de l'Empereur que le général de division Lhuillier reçût une destination où il ne fût pas nécessaire de montrer de l'activité, ni de sortir du cabinet... » (A. G.)

De son côté, le général Lhuillier donnait le même conseil au préfet de la Gironde (17 mars) : « ... Le sous-préfet de Li-

reçu du comte Cornudet depuis quinze jours ; il m'a même laissé ignorer son départ de Bordeaux.

Guerre à Soult (21 mars). — « ... Le général Lhuillier a été en tout très mal informé ; les autorités qui l'environnent ont également montré peu de fermeté et ne se sont pas entendues entre elles. L'ennemi était encore à 30 lieues, que chacun s'est pressé de partir, en sorte que tout ce qu'il y avait à Bordeaux de sujets fidèles de Sa Majesté s'est trouvé hors d'état, par cet abandon, d'imposer aux partisans de l'ennemi. Je ne dois pas vous taire non plus que les ordres qui ont été envoyés à Bordeaux par le général Gazan, pour les évacuations, et qui ne contenaient aucun éclaircissement accessoire sur *les suites de la bataille d'Orthez* et sur votre véritable position, ont contribué à y jeter l'alarme, que l'approche des partis ennemis a fini par accréditer : les mêmes craintes et l'incertitude où l'on était des véritables résultats de l'affaire du 27 février se sont propagées sur la frontière orientale des Pyrénées ; on ne conçoit pas que le général Laffitte ait pu s'imaginer que les Anglais marchaient sur Narbonne et qu'ils y seraient même rendus avant que le maréchal Suchet pût y être arrivé lui-même (1)... » (A. G.)

---

bourne est de retour à son poste. Le préfet de la Gironde est également arrivé dans cette ville ; il m'annonce qu'il va se rendre auprès de moi : *je vais l'engager à monter à cheval, avec quelques gendarmes*, et à parcourir, avec ses sous-préfets, les communes sur les bords de la Dordogne. Peut-être sa présence réchauffera-t-elle le zèle des habitants... »

(1) Le ministre concluait en déclarant que les généraux commandant les départements du Midi ne recevaient point de communications exactes et propres à les rassurer et qu'ils ne s'éclairaient pas mutuellement, comme ils auraient dû le faire. Il invitait le maréchal à remédier, pour son compte, à cet état de choses et à donner fréquemment de ses nouvelles dans les départements voisins. Or Soult n'y avait *jamais manqué ;* le service des comptes rendus et des communications était fait, dans

Cependant, la flotte anglaise qui devait appuyer le mouvement de Beresford, n'était pas arrivée ; plusieurs bâtiments de guerre français étaient venus mouiller

---

son état-major, d'une façon irréprochable, nous dirons même sincèrement : *admirable*, avec une régularité, un ordre et uno continuité dignes d'éloges et de haute estime.

Le parti pris de Clarke, qui lui-même s'est montré bien inférieur comme organisateur dans toute cette période, est évident; en voici la preuve matérielle :

« ... Il est également essentiel que le maréchal Suchet soit mieux informé de ce qui se passe à l'armée de Votre Excellence. [Sur un avis pareil et *sur la foi des alarmes populaires*, un général moins réfléchi que M. le duc d'Albuféra eût été capable *d'abandonner la frontière* et de se replier, en effet, sur Narbonne]. » (A. G.)

Or, Clarke a d'abord signé cette lettre avec la phrase finale; puis, il a biffé lui-même toute la partie encadrée plus haut et fait récrire la lettre sans cette phrase finale (Archives de la Guerre). Le côté tendancieux de cette dernière, qui clôt si bien d'ailleurs les reproches immérités faits au maréchal, au sujet de ses communications latérales ou subordonnées, est manifeste; on peut ajouter qu'au point de vue militaire la pensée qu'elle exprime est au moins bizarre; Clarke s'est vu forcé d'y renoncer en se condamnant ainsi lui-même.

« 1793. — Le général Baraguay d'Hilliers, chef d'état-major de Custine, puis de Beauharnais, eut pour successeur le lieutenant-colonel Clarke, Irlandais d'origine et qui, quelques années avant, était attaché à la personne de M. le duc d'Orléans. Cet officier commandait un escadron du 2e régiment de cavalerie à l'affaire du 17 mai. Il eut son cheval tué sous lui dans une charge et, ne trouvant pas à se remonter, il prit un fusil et se plaça dans une compagnie de grenadiers. Cette action fut regardée alors comme très courageuse et il fut nommé colonel. M. de Beauharnais le prit pour chef d'état-major général en lui faisant obtenir le grade de maréchal de camp.

» M. Clarke joignait, au goût et à l'habitude du travail d'état-major, toute la souplesse d'un homme, qui veut parvenir et cette espèce d'esprit de conduite, dont on accuse les gens de son pays. Il ne resta à l'armée que jusqu'au 12 octobre. Il fut alors destitué et envoyé à Paris. *C'est la seule campagne qu'il ait faite comme militaire*. Il est mort maréchal de France... »

« 1814. — Le duc de Feltre, Clarke, ministre de la guerre, avec un esprit étroit, bon secrétaire, mais esclave d'une vanité qui s'attachait à tout, servait avec une nonchalance suspecte et rêvait déjà l'insigne honneur d'être ministre des Bourbons... »
(Mémoires de Lavallette, ancien aide de camp de Napoléon, directeur général des postes.)

au-dessous de Blaye. Enfin, Wellington, renseigné maintenant sur la situation à Bordeaux, et préoccupé de la rapide réorganisation des forces de Soult, qui paraissaient à la veille de reprendre l'offensive, rappelait Beresford, le 16, avec la division Cole et la brigade de cavalerie Vivian; il ne laissait sous Bordeaux que Dalhousie à la tête de la division Walcker et de trois escadrons. Aussi bien, le mouvement apparent d'opinion, soulevé par l'initiative du maire et la pression du duc d'Angoulême, était déjà contrecarré par le retour des esprits. Dans les Landes, les paysans brûlaient les maisons des partisans du drapeau blanc. Quelques volontaires battaient le pays au nord de la Garonne; à Bordeaux même on n'attendait que l'approche du général Decaen, annoncé à Périgueux, pour mettre à la raison les partisans du roi et de l'étranger. Le duc d'Angoulême, très inquiet, demandait le maintien à Bordeaux des troupes anglaises, arguant que Wellington l'avait aidé à y prendre le pouvoir et qu'en conséquence il était engagé, ainsi que son gouvernement, à lui continuer son aide. Wellington, qui était tout prêt à soutenir un mouvement d'opinion unanime et profond, utile à ses intérêts militaires, se refusait à s'engager aucunement à la suite du duc d'Angoulême, dans une aventure politique lancée avec légèreté, sans bases sérieuses, dans le pays. La révolution de Bordeaux, malgré sa gravité, n'avait pas même eu d'écho dans la Vendée, ni d'ailleurs sur aucun point du territoire occupé par les alliés. Elle n'avait déterminé aucun mouvement général d'opinion; elle restait l'œuvre isolée et purement locale d'un parti politique représentant d'un régime oublié des populations. Wellington déclarait donc au duc d'Angoulême qu'il désavouait la proclamation hâtive de reconnaissance de Louis XVIII, que le duc pouvait sans doute faire per-

sonnellement, mais pour laquelle il n'avait pas le droit de se servir du nom et de l'autorité des gouvernements alliés, sans les avoir consultés, ou de ceux de leur général, qui, déjà consulté plusieurs fois, avait chaque fois émis un avis opposé. Wellington, certes, était décidé à n'intervenir en aucune façon si une ville ou une région se déclaraient en faveur des Bourbons. Il remettrait alors entre les mains du duc d'Angoulême le gouvernement local, ou même total, s'il y avait lieu, du pays occupé par les alliés, si ce pays se déclarait en entier en faveur des Bourbons. Mais, à Bordeaux simplement, le mouvement était bien loin d'être unanime; il ne pouvait, en conséquence, être question de compromettre l'administration des régions occupées et, par suite, les intérêts mêmes des armées alliées, dans le seul but d'aider un prétendant royal.

Il faisait donc connaître au duc d'Angoulême : « qu'il avait occupé Bordeaux comme point militaire et qu'il était résolu à ne pas même risquer une compagnie d'infanterie pour un autre intérêt que celui de la cause des alliés. Ce n'était pas en aidant les armées alliées que certaines personnes avaient compromis leurs personnes et leurs propriétés, mais bien par le fait de leur déclaration politique prématurée, qu'il désavouait... ». Il était contraire aux intérêts de l'armée de soutenir un simple parti d'opposition, peu suivi, qui troublait l'exercice des administrations locales, nécessaires à la vie et à l'entretien des armées alliées.

Le général Dalhousie, laissé sous Bordeaux par Beresford, recevait donc l'ordre de tenir ses troupes rassemblées et loin de la ville.

En face de lui, au commencement d'avril, le général Decaen arrivait à Libourne pour organiser « l'*armée*

de la Garonne » (1) ou « *corps d'armée de la Dordogne* ». Le général Despeaux, avec un corps de gendarmes, de douaniers et de gardes nationaux, battait la vallée de la Garonne entre Agen et La Réole.

Le général Lhuillier, qui disposait d'un millier

---

(1) *Napoléon au roi Joseph, lieutenant-général de l'Empereur à Paris* (Reims, 17 mars, midi). — « ... Faites-vous rendre compte du lieu où sont les 10.000 hommes du maréchal Suchet et faites-en venir une partie (environ 5.000 à 6.000) en poste sur la Dordogne. On y réunirait tout ce qu'on pourrait de Rochefort et des dépôts de cavalerie au delà de la Loire, de sorte que, Soult venant à reprendre l'offensive et rappelant à lui Wellington, nos troupes puissent rentrer dans Bordeaux. Comme il est question là de *révolution*, il y faudrait un homme sûr pour commander. Vous pourrez donc envoyer au maréchal Suchet l'ordre d'y venir lui-même et donner le commandement des Pyrénées orientales au général Decaen. L'armée du maréchal Suchet s'appellera *armée de la Garonne...* »

Guerre au roi Joseph (23 mars). — Celui-ci a proposé, le 18, conformément à la dépêche ci-dessus de Napoléon, en date du 17, de donner le commandement de l'armée de la Dordogne au maréchal Suchet. On lui fait connaître que ce maréchal est chargé de discuter de grands intérêts politiques en Espagne (Ferdinand VII) et on lui propose le général Decaen, très capable de diriger les opérations. « Il faut, en outre, que cette armée de la Garonne reste indépendante entièrement du maréchal Soult qui, *sans cela, appellerait insensiblement à lui toutes les troupes de la Garonne et les réduirait à rien.* » (A. G.)

Guerre au duc de Castiglione, commandant en chef l'armée de Lyon (19 mars). — Ordre de diriger sur Libourne partie de la deuxième division d'infanterie arrivant de l'armée de Catalogne à Lyon ; 6.000 hommes de la division de 10.000, qui arrivent en ce moment, seront envoyés en poste et par relais militaires à Libourne en deux colonnes. Départs de Lyon les 23 et 24 mars. Le général *Beurmann* prendra le commandement de ces 6.000 hommes. Détourner de Nimes les deux batteries d'artillerie à pied, qui suivaient le mouvement du général Beurmann sur Lyon et les diriger sur Libourne ; faire prendre la poste à quelque distance de Lyon pour ne pas produire mauvais effet ni agitation à Lyon. (Ces dépêches sont spécialement recommandées au comte de Lavallette, directeur général des postes, comme très urgentes.) (A. G.)

Soult à Guerre (Martres, 22 mars). — « ... La colonne du *général Beurmann*, partie de Lyon, arrivera à Libourne du 29 au 31 mars (5.930 hommes d'infanterie)... » (A. G.).

Guerre à général Decaen, commandant le « corps d'armée de la Dordogne » (25 mars). — Lui envoie, *à l'occasion de sa no-*

d'hommes à Saint-André-de-Cubzac, allait être rejoint (11 avril) par quelques batteries envoyées de Narbonne, de Paris même et par 300 ou 400 chevaux venant de La Rochelle. Enfin, 6.000 vétérans, dirigés par Suchet sur l'armée de Lyon, avaient reçu ordre de quitter cette route pour se rendre à Libourne, sous le commandement du général Beurmann (fin mars).

Le 12 mars, l'armée anglaise était réunie aux environs d'Aire et de Barcelonne. Ses détachements de couverture et sa cavalerie occupaient Garlin sur la route de Pau, Viella sur la route de Maubourguet, et le ruisseau du Saget (4 kilomètres de Viella), Riscle sur la route de Tarbes, et Pouydraguin (route de Marciac et Miélan et route de Vic-Fezensac sur Auch), formant un demi-cercle de 30 à 35 kilomètres de déve-

---

mination, quelques renseignements... Il aura 36 batteries environ et à peu près deux ou trois escadrons de cavalerie... »

Guerre au roi Joseph (19 mars). — ... Lui donne état des généraux commandant les départements de la rive droite de la Garonne. Le ministre s'occupe de choisir ceux qui pourront être désignés pour commander les troupes rassemblées sur la Dordogne et la Garonne. Les 10.000 hommes envoyés par le maréchal Suchet seront à Lyon le 20; ils seront envoyés en poste les 23 et 24 par Clermont, Limoges et Périgueux, sur Libourne et Bergerac. Il leur faut *sept jours* pour être rendus à destination. Le ministre lui demande d'approuver ces mesures *prises*. — Cavalerie : on donnera les dépôts formés dans la 12e division militaire (Niort, Fontenay) : 600 à 900 hommes montés. — Artillerie : on peut former trois batteries avec le matériel de Nantes et de La Rochelle et des chevaux de réquisition pour les conduire, à défaut du train d'artillerie : il n'y a pas une seule compagnie d'artillerie disponible sur la Loire, ni sur les côtes; il faut les tirer de Paris; on demande ses ordres.

Réponse du roi Joseph (Paris, 19 mars). — Approuvé; avis de ne rien prendre à Paris, si on peut faire autrement; prendre des auxiliaires d'artillerie parmi les vétérans venant de l'armée de Catalogne. (A. G.)

loppement, à 15 et 25 kilomètres environ de son rassemblement.

Freyre allait arriver le 13 avec 8.000 hommes d'infanterie espagnole; le 14, Ponsonby rejoignait venant du siège de Bayonne, avec la grosse cavalerie. Les troupes de Beresford allaient quitter Langon, le 16, pour rallier l'armée en quatre jours de marches forcées.

Le 12, également, les troupes de d'Erlon étaient échelonnées de Ladevèze à Auriébat et Sauveterre, à cheval sur la route de Maubourguet à Marciac et couvrant les routes de Rabastens, de Villecomtal, de Marciac à Miélan; ses postes étaient en avant de Plaisance, à hauteur de Tasque; il faisait éclairer les directions de Barcelonne, de Nogaro, de Vic-Fezenzac et de Mirande.

Reille tenait ses divisions autour de Maubourguet et de Lafitolé avec une avant-garde de cavalerie (brigade Berton) à Madiran; elle éclairait jusqu'au Saget, près de Viella, et à Castelnau-Rivière-Basse.

Clausel était à Vic-de-Bigorre et à Rabastens. Sa cavalerie (Pierre Soult) occupait Lembeye et elle éclairait les directions d'Aire par Conchez et par Garlin et celle de Pau par Morlaas.

Le maréchal couvrait Tarbes et Toulouse, et il pouvait se porter sur Auch, sur Pau, ou revenir sur Aire. Mais il venait d'avoir connaissance du détachement de Beresford sur Bordeaux et il se décidait à profiter de cette division des forces alliées pour reprendre l'offensive, comme l'Empereur le lui avait ordonné (1), ou tout au moins à marquer un mouvement en avant.

---

(1) *Soult à Guerre* (Vic-de-Bigorre, 12 mars). — « ... A l'égard de l'infanterie, j'aurai en ligne 25.000 hommes d'infanterie, formés en six divisions, et trente-huit pièces de canon... » (Voir la situation du 10 mars, p. 82.)

« De Lourdes jusqu'au Roussillon », écrivait en 1719 le maréchal de Berwick au régent, « nous n'avons pas de place et *toutes les rivières ne peuvent être d'usage, attendu qu'elles sont toutes en long* », c'est-à-dire perpendiculaires à la direction des lignes de défense, telles qu'il les concevait.

« On reçoit la loi des localités » (Napoléon), et la manœuvre, bien loin de faire abstraction du terrain, doit s'en servir comme d'une arme à son usage. Le maréchal Soult modifiait donc son système de manœuvre pour le mettre en harmonie avec les dispositions locales de cette nouvelle zone.

Nous le voyons opérer, dans cette région, en échelonnant ses troupes, face au nord et au nord-ouest, sur les longs plateaux mouvementés qui séparent les cours d'eau auxquels il appuie ses flancs à droite et à gauche. Il déboîte ainsi ses échelons, en les avançant dans la direction de l'adversaire, soutenus en arrière et de proche en proche par des échelons débordants disposés pour l'appui, le recueil ou le repli. Son dispositif lui permet, avec une égale facilité, de faire face soit en avant, soit vers sa gauche ou vers sa droite. Il peut le pousser sans risques, aussi loin qu'il est nécessaire vers l'ennemi, et il conserve la faculté de le dérober et de le soustraire à celui-ci, grâce au jeu des échelons et à leur appui réciproque, fondée sur une bonne utilisation du terrain.

« Demain », écrivait, le 12 mars, de Vic-de-Bigorre, le maréchal au ministre de la guerre, « je réunirai l'armée en avant de Lembeye, d'où je pousserai dans la même marche jusqu'à Conchez et Viella.

» Mon projet est de gagner la grande route, qui conduit de Pau à Aire, pour me porter sur le plateau qui domine cette dernière ville, et ensuite manœuvrer suivant les circonstances... »

Soult à Reille (Vic-de-Bigorre, 12 mars; papiers Reille). — « ...J'ai reçu les rapports que vous m'avez adressés à minuit; le général Gazan vous a prévenu de tenir vos troupes prêtes à marcher. Dans le jour, vous recevrez l'ordre de vous porter demain, avec vos deux divisions, sur Lembeye, où l'armée se réunira; et, dans la même marche, nous pousserons, s'il y a possibilité, jusqu'à Conchez et Viella. Le lieutenant-général d'Erlon suivra votre mouvement. Ainsi, pendant le jour, vous ferez rapprocher les troupes et l'artillerie, qui sont à Lafitolé, et vous pourrez pousser quelques bataillons dans la direction de Lembeye, afin de vous dégager à Maubourguet, sans cependant annoncer une marche en avant. Je désire que l'ennemi ne soupçonne pas notre mouvement. Le général Berton doit faire en sorte de se maintenir dans les postes qu'il occupe ; à cet effet, vous pourrez mettre à sa disposition deux compagnies de voltigeurs. Demain, le général Berton devra se porter sur Viella avec son avant-garde. Faites prendre des vivres, afin que les troupes soient en avance pour quatre jours et que le train d'artillerie ait du fourrage ficelé.

» *P.-S.* — Le lieutenant-général Clausel fera établir aujourd'hui la division Villatte sur le plateau de Labatut » (8 kilomètres est-sud-est de Lembeye).

L'*ordre de mouvement pour l'armée* (papiers Reille) (Vic-de-Bigorre, 12 mars) prescrivait les dispositions suivantes :

« L'armée se portera demain en avant et se dirigera sur Lembeye et Conchez, où de nouveaux ordres seront donnés... »

Le général P. Soult fera partir, au matin, le 22e régiment de chasseurs de Morlaas, et l'enverra sur la route

de Pau à Aire ; arrivé là, celui-ci fera reconnaître la direction d'Arzacq, par Thèze, et marchera lui-même vers Aire pour s'établir sur le plateau du Tourniquet (nord-ouest de Claracq) et pousser vers Garlin. Le général P. Soult laissera un régiment de cavalerie au lieutenant-général Clausel et suivra, avec les deux autres, le mouvement de ce général, tout en détachant des partis vers la route d'Aire pour faciliter la mission du 22e chasseurs (colonel Desfossé).

La brigade de cavalerie Berton se portera sur Viella ; elle poussera son avant-garde sur la route d'Aire et enverra reconnaître jusqu'à Riscle, Saint-Mont et Corneillan, sur l'Adour, pour avoir des nouvelles au delà du fleuve.

Le 13e régiment de chasseurs (colonel Poiret), en observation dans la vallée de l'Adour, en avant de Plaisance, s'avancera vers Barcelonne sans se compromettre, mais en conservant rigoureusement le contact. Il fera éclairer la direction de Nogaro et se reliera avec le général Berton. Au cas où il serait refoulé, il se replierait dans la direction de Maubourguet, tout en continuant à couvrir la droite de l'armée.

Clausel formera l'avant-garde avec les divisions Villatte et Harispe. Elles seront rendues de très bonne heure en avant de Lembeye pour pouvoir se mettre en mouvement aussitôt l'arrivée des divisions de Reille, marcher alors sur Conchez et prendre position en avant de ce point. Là, Clausel gardera la grande route d'Aire et se reliera avec le corps de cavalerie de Berton, posté sur les hauteurs de Viella ; il devra en outre éclairer fortement les directions de Garlin et la route d'Aire à Pau. Une compagnie de sapeurs est mise à sa disposition (capitaine Marcelle), par le colonel Michaux, pour réparer les ponts et les passages (voitures bouvières, chargées de planches et de madriers).

Reille dirigera ses deux divisions (Taupin et Rouget), au matin, sur Lembeye, d'où elles suivront le mouvement, sur Conchez, des divisions de Clausel et de la cavalerie restante de Pierre Soult. Deux compagnies du génie (une de sapeurs, une de mineurs), sous le commandement du major Vainssat, marcheront en tête des divisions de Reille pour achever les travaux laissés incomplets par la compagnie qui accompagne l'avant-garde (voitures bouvières chargées d'outils, planches et madriers).

D'Erlon partira au point du jour avec les divisions Fririon et d'Armagnac, gagnera Lembeye par Maubourguet et suivra le mouvement de Reille sur Conchez (1).

« Le parc d'artillerie se rendra demain au soir à Vic-de-Bigorre et se tiendra prêt à suivre le mouvement de l'armée. Le colonel Bruyer pourra faire prendre du fourrage pour quatre jours à Tarbes : il enverra à ce sujet des voitures bouvières.

» Le quartier général de l'armée sera établi, demain, à Conchez.

» Les changements qui doivent avoir lieu, en vertu du dernier ordre, pour former les batteries attachées aux divisions, s'opéreront demain à leur passage à Lembeye. Le général Tirlet et les généraux comman-

---

(1) Nous n'avons pas cru devoir reproduire ici *in extenso* l'ordre original ; celui-ci est très long : il entre dans les minuties de l'exécution pour chaque détachement de cavalerie ; enfin sa forme répond plutôt à la réunion de plusieurs ordres particuliers qu'à un ordre général permettant une conception d'ensemble. Bien que donnant directement des prescriptions de détails à la cavalerie, le maréchal laissait, en effet, chaque groupe de cette arme à la disposition du lieutenant-général auquel il était affecté. Nous avons donc jugé utile, pour faciliter l'intelligence plus rapide du sujet, d'adopter une forme un peu plus moderne, tout en ne sacrifiant aucun des points essentiels prescrits par le maréchal. L'instruction de nos officiers permet aujourd'hui d'agir ainsi.

dant les divisions auront soin que la marche des troupes n'en soit pas retardée et que, dans la journée, tous ces changements soient terminés. »

Le 13, l'armée exécutait son mouvement en avant. Clausel échelonnait ses divisions sur l'éperon de Diusse jusqu'à Portet, où il établissait « un avant-poste » (Soult à guerre ; Conchez, 13 mars). Reille (1) atteignait Conchez à cinq heures du soir, en soutien de Clausel ; d'Erlon arrivait à Cadillon (sud de Conchez).

La brigade de cavalerie légère du général Berton, venant de Madiran, éclairait l'armée, en avant de sa droite, dans la direction de Viella, avec deux régiments. Le 10e chasseurs, arrivant sur le Saget et trouvant le pont rompu, tentait le passage du ruisseau à un gué marécageux à peu de distance. Campbell, avec un escadron portugais, repoussait la pointe ; mais Berton gagnait la hauteur avec le régiment, atteignait le plateau et chargeait avec succès les cavaliers ennemis, bousculés dans un étroit chemin conduisant à la route d'Aire ; il leur infligeait quelques pertes et capturait 40 cavaliers. Un troisième régiment de cavalerie, le 13e chasseurs, gardait la vallée de l'Adour et la surveillait en avant de Plaisance. Dès le matin ses postes d'observation, au delà de Tasque, étaient attaqués et refoulés ; mais le colonel Poiré se maintenait en avant de Plaisance.

A notre gauche, P. Soult, avec trois régiments de cavalerie, suivait la longue arête située entre le Lées et le gros Lées, se dirigeant vers Castetpugon. Il allait atteindre Mascaraas, sur ce contrefort, et le château du Sault, sur l'éperon qui lui est parallèle, après avoir repoussé les postes de cavalerie du général Fane dans

(1) Le général Maransin avait repris, le 13, le commandement de la division Rouget.

une escarmouche heureuse où il avait pris deux officiers ; mais il était arrêté par l'arrivée de forces supérieures.

(Conchez, 13 mars). — « ... L'ennemi montre des forces sur les hauteurs de Castetpugon et de Moncla. Les gens du pays disent qu'il en a aussi à Garlin et depuis cette ville jusqu'à Aire, où se trouve le quartier général de Wellington. Il a aussi des troupes engagées dans la vallée de l'Adour jusqu'à Tasque. Enfin tous les rapports disent qu'il a dirigé une forte colonne sur Bordeaux.

» ... J'espère que mes mouvements le forceront à ramener sur ce théâtre les troupes qui se sont engagées vers la basse Garonne... Il est possible que, dans la nuit, il concentre son armée ; car aujourd'hui elle est disséminée. Demain, au point du jour, je ferai reconnaître dans ses positions et je le ferai attaquer sur celles où je croirai obtenir le plus d'avantages... » (A. G.)

(Conchez 15 mars, 5 heures du matin). — ... « L'ennemi occupait (le 13) le contrefort de Mascaraas, Castetpugon et Moncla, ainsi que la position de Lasserre (2 km. 500 à l'ouest de Viella), et plusieurs autres points entre le Lées et l'Adour. Le 13 au soir, il porta un corps de 10.000 hommes d'infanterie sur le plateau de Projan... » (partie nord du même contrefort).

Hill, établi au nord de Garlin en arrière du gros Lées, avait en effet passé ce ruisseau vers la fin de la journée, et il avait pris position sur le plateau de Projan pour recueillir ses postes et pour reconnaître le mouvement offensif des Français, qui menaçait directement Aire. A la nuit, il repassait ce cours d'eau et il s'établissait sur le plateau entre Garlin et Aire ne laissant que des détachements de couverture au delà du Lées.

Wellington, dans la pensée que Soult n'avait été rendu si entreprenant que par l'arrivée de renforts importants, se décidait à rester sur la défensive jusqu'à l'arrivée des forces qu'il attendait. Il portait, en attendant, les divisions Picton et Clinton à Aire et au sud pour se relier avec Hill, au nord de Garlin. Il laissait, sur la rive droite, la division légère d'Alten avec une brigade de cavalerie, qui repoussait le 13e régiment de chasseurs à cheval que nous avions laissé dans la vallée de l'Adour. En avant de son front, le gros Lées constituait un sérieux obstacle, difficile à forcer. La brigade de cavalerie de Fane, revenue de Pau depuis le 10, couvrait sa droite, vers le sud, jusqu'à Boeilho (2 kilomètres nord de Claracq).

Le 14 au matin, Soult attaquait les détachements que Hill avait, en repassant ce cours d'eau, laissés la veille sur le gros Lées. A 10 heures du matin, d'Erlon se mettait en marche, par Saint-Jean-Poudge, sur Mascaraas et Castetpugon. Il avait ordre d'occuper Garlin si l'ennemi avait évacué ce point. A sa gauche, le général P. Soult avançait, avec sa cavalerie, sur le Tourniquet et la route d'Aire. Clausel partait à 10 h. 1/2, se dirigeant aussi sur Castetpugon pour appuyer d'Erlon; il devait avancer jusqu'à la pointe nord du contrefort de Projan, afin de faire tomber la position de Garlin, en menaçant de passer par Segos. Tous deux, après avoir enlevé Castetpugon, avaient mission d'attaquer l'ennemi à Garlin ou de déborder sa position en prolongeant leur droite vers le nord sur la route d'Aire. Reille formait ses divisions en réserve sur le plateau en arrière de Diusse, sur les positions que Clausel venait de quitter : il devait garder le plateau de Portet. La cavalerie de Berton éclairait l'aile droite et envoyait des reconnaissances à Riscle, Saint-Mont, Corneillan et sur la route d'Aire. Le 13e chasseurs à cheval continuait à

couvrir la vallée de l'Adour en avant de Plaisance (ordre de mouvement; Conchez, 14 mars). Le maréchal se contentait de refouler les avant-postes de l'ennemi : il consacrait cette journée à reconnaître lui-même les positions des alliés; il faisait aussi rétablir les passages sur les ruisseaux en avant de ses colonnes.

(Conchez, 15 mars, 5 heures matin.) — « ...Hier au matin (14), je pris mes dispositions pour attaquer l'ennemi; mais, à l'approche de mes colonnes, ses troupes (postes avancés) se replièrent en tiraillant sur le grand plateau, traversé par la route d'Aire à Pau, où elles joignirent le restant de l'armée, qui était en position, appuyant sa droite à Garlin et sa gauche se prolongeant jusqu'à Aire. Tout ce qui était entre la grande route de Viella et l'Adour s'est, en même temps, replié dans la direction d'Aire. Les mouvements de la journée et le temps que j'ai dû employer à reconnaître la nouvelle position de l'ennemi m'ont empêché de pousser hier plus avant mon attaque; je suis rentré fort tard et je retourne à l'instant même sur le plateau de Castetpugon, entre les deux Lées, où j'ai laissé en position les divisions de Clausel et d'Erlon. Celles de Reille sont établies sur le plateau de Portet (entre le Lées et le Laris)... Les renseignements que j'ai reçus des habitants et ce que j'ai moi-même observé me persuadent que l'ennemi est disposé à recevoir la bataille sur le plateau entre Garlin et Aire, où il a 40.000 hommes réunis, avec beaucoup de canons. Cette position me paraît trop forte pour l'attaquer de front : je ferai en sorte, par mes mouvements, d'en détacher l'ennemi, afin de pouvoir agir contre lui avec plus d'avantages.

» ...J'espère que mes mouvements forceront les ennemis à ramener vers les Pyrénées une partie des troupes

qu'ils ont engagées vers la basse Garonne (1). » (A. G.)

(Mascaraas, 16 mars.) — « Le général P. Soult s'était porté, dans la soirée du 14, vers Claracq (route de Pau), pour rallier le 22e régiment de chasseurs à cheval qui avait ordre d'éclairer la route de Pau à Aire jusqu'au Tourniquet, ainsi que celle de Saint-Sever par Thèze et Arzacq ; en approchant de Claracq, le général P. Soult (brigade de cavalerie Vial) fit reconnaître une brigade de cavalerie anglaise (Fane) ; il la fit aussitôt charger et repousser en lui sabrant une soixantaine d'hommes et en lui enlevant 12 dragons et un capitaine du 14e régiment anglais... »

« ...Le 14e dragons a beaucoup souffert dans une affaire avec la cavalerie française ; plusieurs officiers sont tués, blessés ou prisonniers ; les rapports disent que les hommes n'ont pas suivi leurs chefs et se sont sauvés... » (Lieutenant Woodberry, du 18e hussards anglais.)

(Rabastens, 20 mars.) — « ...Mais les ennemis, ayant été renforcés et une brigade d'infanterie s'étant avancée, le général P. Soult fut obligé de se retirer de Claracq et fut prendre position en avant de Carrère (4 kilomètres sud-est de Claracq). Dans ce deuxième engagement il y eut sept hommes du 5e régiment de chasseurs qui furent tués.

---

(1) « J'ai donné ordre que les conscrits qu'il y a dans les dépôts de la 20e division militaire et de la 11e division militaire, qui ne sont pas armés, soient dirigés avec leurs cadres sur Toulouse, *où j'envoie également les conscrits non instruits qui étaient à la suite de l'armée.* Ces hommes embarrassent et ne sont d'aucune utilité. D'ailleurs, nous en perdons tous les jours qui restent sur les chemins. A Toulouse ils pourront se remettre et acquérir de l'instruction... J'enverrai le général Pâris sur la Garonne, pour inspecter les bataillons de réserve, aussitôt l'arrivée du général Darricau... Le général Despeaux doit être à Agen... (A. G.)

» Le 22e chasseurs à cheval, commandé par le colonel Desfossé, eut aussi, pendant le jour, plusieurs charges sur le Tourniquet... Il ne put cependant se maintenir, l'ennemi lui présentant des forces supérieures.

» Sur la droite, le 13e régiment de chasseurs à cheval, qui devait éclairer la vallée de l'Adour, suivit le mouvement rétrograde des ennemis et poussa jusqu'à La Caussade, sur la route de Barcelonne, ayant ses avant-postes devant Tarsac, et envoyant ses reconnaissances sur la route de Nogaro à Barcelonne... L'ennemi coupait les routes en se retirant et ses forces se concentrent sur le plateau au-dessus d'Aire, ayant une réserve à Barcelonne et à Saint-Germé.

» Hier les divisions sont restées en position. Les reconnaissances que j'ai faites et les rapports des émissaires m'ont affermi que les ennemis avaient fait toutes leurs dispositions pour recevoir la bataille, et qu'ils s'étaient renforcés considérablement du côté de Garlin et du Tourniquet. D'après les rapports des émissaires, il paraîtrait même que leurs forces sont plus considérables que je ne l'avais annoncé dans mon dernier rapport, et qu'on pourrait les élever à *50.000 hommes*... J'ai reçu plusieurs rapports qui annoncent que l'ennemi a rappelé plusieurs colonnes qu'il avait engagées dans le département du Gers ; mais je ne puis encore me flatter que mes mouvements aient eu de l'influence du côté de Bordeaux. Si j'avais une cavalerie proportionnée à celle de l'ennemi, je leur aurais déjà fait éprouver de grandes pertes; celle dont je dispose peut à peine suffire à m'éclairer...

» Je suis déterminé à continuer mes mouvements pour faire en sorte d'attirer encore les ennemis vers les montagnes, en menaçant toujours leur droite et leurs derrières. A cet effet, je vais prendre position avec les divisions à Lembeye et sur le plateau de Samsons.

d'où probablement je manœuvrerai de nouveau dans la direction de Garlin. Clausel restera sur le plateau de Mascaraas et de Castetpugon, jusqu'à ce que l'ennemi lui présente des forces supérieures; ensuite il opérera son mouvement. Je laisse le général P. Soult devant le Tourniquet, et le 13e chasseurs à cheval continuera à observer la vallée de l'Adour dans la direction de Barcelonne... » (A. G.)

Les deux adversaires, insuffisamment renseignés des deux côtés, jugeaient la situation de l'ennemi plus forte qu'elle ne l'était; et chacun d'eux restait dans l'attente sans vouloir s'engager. Soult, au moyen des informations recueillies auprès des paysans, des prisonniers et de ses émissaires et par quelques faibles engagements superficiels de cavalerie, ou d'avant-postes, n'avait obtenu aucune des données profondes et réelles que des combats sérieux sont seuls à même de procurer. Il estimait à 40.000 ou 50.000 hommes les forces alliées réunies au sud d'Aire. Elles ne dépassaient pas au total 36.000 hommes, présents sous les armes, pour toute l'armée alliée, groupée autour d'Aire; mais elles s'accroissaient cependant tous les jours par l'arrivée des renforts et des forces disponibles rappelées. Wellington, de son côté, trompé par les nouvelles dispositions que Soult avait ordonnées pour former les troupes sur deux rangs au lieu de trois, égaré par l'aspect des réserves de conscrits qu'on avait placées en arrière des lignes pour faire nombre, sans avoir la pensée ni la possibilité de les engager, avait cru que Suchet avait rejoint l'armée de Soult ou, tout au moins, qu'il lui avait envoyé de gros renforts, tels que les divisions de Beurmann.

Soult redoutait aussi que Wellington, le maintenant avec son aile droite, ne poussât en avant sa gauche par

Maubourguet et Tarbes; ce mouvement l'eût coupé *du repli qu'il voulait faire sur Toulouse*, en le rejetant dans le pays montagneux et difficile de Lourdes.

Soult à Reille (Mascaraas, 15 mars). — « ... Le rapport du 13e régiment de chasseurs vient à l'appui de plusieurs autres qui portent que l'ennemi fait un mouvement sur sa droite et paraît diriger ses principales forces sur le Tourniquet ; cependant, quelques émissaires ont dit qu'il y avait encore quelques milliers d'hommes d'infanterie anglaise avec du canon à Bernède... Si vous étiez attaqué par des forces supérieures, vous opéreriez votre mouvement sur Lembeye ;... Clausel et d'Erlon se dirigeraient sur Simacourbe...

» Dans le jour, je donnerai des ordres pour que, demain matin, l'armée aille prendre cette ligne... » (A.G.)

Comme à Orthez, le maréchal avait réussi à réunir ses forces en face de l'ennemi pour frapper ; mais ici encore, comme à Orthez, il ne se décidait pas à les employer à l'offensive. Le 16 au matin, avant le jour, le maréchal faisait replier ses forces vers l'arrière. La cavalerie de Berton, établie à Conchez et à Diusse (ordre de mouvement : Mascaraas, 15 mars ; — papiers Reille), tenait la direction de Viella, l'éperon de Portet ; elle éclairait la direction d'Aire jusqu'à Lanux, celle de l'Adour jusqu'à Saint-Mont, à sa droite, et celle de Projan, à sa gauche. Le 13e chasseurs continuait à observer dans la vallée de l'Adour. Clausel échelonnait ses divisions depuis l'éperon de Castetpugon jusqu'aux hauteurs de « Taron » (1), où il établissait ses batteries ; il avait ordre de se replier devant l'en-

---

(1) 6 kilomètres sud-sud-ouest de Castetpugon (hauteurs de Baliracq).

nemi, dans la direction de Simacourbe en laissant une arrière-garde à Lalongue, et de prendre alors position sur le plateau de Moncaubet (nord-ouest de Simacourbe) (1). Sa cavalerie restait postée en observation sur l'éperon de Projan et de Moncla. A sa gauche, la cavalerie de P. Soult gardait, par ses postes, Carrère, Miossens, Lalouquette et Thèze; elle observait la route d'Aire et celle de Saint-Sever avec deux régiments; un régiment, établi à Mouhous, gardait la route d'Aire.

D'Erlon dirigeait ses divisions sur le contrefort de Samsons et de Lion, au sud-ouest de Lembeye (Soult à Reille ; Simacourbe, 16 mars), où elles prenaient position ; son arrière-garde restait au nord de ce point, sur le chemin qui conduit à Garlin, avec un régiment de cavalerie vers Mouhous.

Reille allait se placer, au nord de Lembeye, sur les hauteurs d'Escures ; il laissait une arrière-garde sur le contrefort, au sud de Cadillon ; ses postes occupaient cette localité et poussaient un détachement à Conchez pour soutenir la cavalerie de Berton.

Le parc d'artillerie s'établissait à Labatut pour se porter, le 16, sur les hauteurs de Viellepinte (6 kilomètres sud-ouest de Labatut). Le quartier général devait se rendre, le 16, à Simacourbe ; l'ordonnateur en chef et les administrations, à Lembeye (2).

---

(1) Soult à Reille ; Simacourbe, 16 mars.

(2) *Ordre du maréchal* (Simacourbe, 16 mars ; — papiers Reille). — « L'armée étant en mouvement, elle doit tous les jours être prête à marcher au premier ordre. Ainsi MM. les lieutenants-généraux ordonneront que la troupe mange la soupe tous les matins et qu'entre 8 et 9 heures chacun soit à son poste, l'artillerie attelée et les équipages chargés, afin que les colonnes soient prêtes à se mettre en marche sur telle direction qui sera indiquée par les officiers porteurs d'ordres, qui seront à cet effet envoyés.

» Cette disposition est indépendante du service de vigilance,

Dans la journée du 17, l'ennemi se bornait à avancer des têtes de colonnes sur Claracq, Castetpugon et Mascaraas, ainsi que sur la grande route d'Aire à Viella. (Soult à Guerre ; Simacourbe, 17 mars, 5 heures du soir). Il faisait réoccuper Saint-Mont sur l'Adour ; mais, sur tout le front qu'il tenait, il ne tentait aucune opération. Le même jour, Wellington envoyait la brigade de cavalerie Somerset remonter l'Adour en la faisant soutenir par la division légère d'Alten. Elle refoulait le 13e chasseurs à cheval de La Caussade sur Tasque : la grand'garde de ce régiment était vivement abordée, et son capitaine était tué. Le régiment se repliait jusqu'à Plaisance (3 heures du soir).

« ... Il est probable qu'aujourd'hui le mouvement des ennemis se prononcera davantage. *Je réglerai mes dispositions sur celles que je lui verrai faire*, et si l'occasion se présente de tomber sur une de leurs colonnes, je la saisirai avec empressement. Etant aussi inférieur en nombre, *je ne puis que chercher des affaires partielles, en présentant tous les jours un combat général afin de tenir les ennemis concentrés. Mais j'éviterai autant qu'il sera possible de leur livrer une affaire générale*, à moins que nos mouvements ne le mettent en défaut *et même présentent une belle oc-*

---

qui doit être fait continuellement dans toutes les positions ; ainsi les troupes continueront à prendre les armes avant le jour ; des reconnaissances seront envoyées dans toutes les directions, et l'on ne fera rentrer les troupes que lorsqu'on aura la certitude qu'il n'y a point de mouvement et qu'il n'y a rien de nouveau.

» Elle est aussi indépendante des ordres de mouvement, qui seront donnés à l'armée et qui indiqueront l'heure de départ...

» P. O. du Général en chef :

» *Le lieutenant-général, chef d'état-major général de l'armée,*

» Signé : DE GAZAN. » (A. G.)

casion (1). » (Simacourbe, 17 mars, 5 heures du soir.)

Les ordres donnés par le maréchal, le 17 au matin, de Simacourbe (2), préparaient un nouveau recul de l'armée, au cas où l'ennemi attaquerait en forces ; ils prescrivaient aux corps les directions qui suivent : Reille, s'il n'était pas poussé trop vivement, viendrait former ses divisions sur le contrefort entre Lion et Momy, en arrière des divisions de d'Erlon, chargées de soutenir son mouvement. Au cas où l'ennemi serait assez pressant pour rendre ce mouvement dangereux, il dégagerait au contraire rapidement le terrain pour se dérober et viendrait se former sur le plateau de Labatut (9 kilomètres sud-est des hauteurs d'Escures, qu'il occupait), en suivant la grande route de Lembeye à Vic-de-Bigorre (3). Sur cette position il se tiendrait prêt à se porter en avant suivant les circonstances, soit vers Vic-

---

(1) Cette conception particulière du maréchal est à signaler. Il faut la rapprocher de l'opinion à peu près semblable qu'il émettait le 14 novembre (Bayonne) : « ... Le général anglais pourrait réaliser son projet avec une armée du double plus forte que la mienne *si je prenais une ligne de bataille devant lui, car il aurait la facilité de me déborder ou d'écraser la partie de l'armée sur laquelle il jugerait à propos de porter ses forces :* ainsi, *de position en position, il me mènerait fort loin* et j'éprouverais tous les jours de nouvelles pertes, sans que j'eusse suffisamment retardé ses progrès... »

(2) Ordre de mouvement; Simacourbe, 17 mars matin (papiers Reille).

(3) Un ordre particulier du maréchal au général Reille (de Peyrelongue, 18 mars), modifie le premier en ce qui concerne Reille :

« ... Il paraît que les ennemis se disposent à continuer leur marche. Si vous étiez forcé à opérer le mouvement prévu par mon ordre d'hier matin, je désire qu'il ait lieu par la route directe qui conduit à Vic-de-Bigorre et que vous preniez d'abord position sur le plateau de Labatut et ensuite sur la rive droite du Laysa, sur le rideau de bois dit de Labatut (bois de Labarthe), ayant votre gauche vers Lamayou et couvrant la route de Vic-de-Bigorre... »

C'est la manœuvre ordonnée par le premier ordre au cas seulement où l'ennemi serait trop pressant.

de-Bigorre, soit sur Viellepinte. Clausel avait ordre de tenir sur le contrefort de Simacourbe et de Lalongue (Moncaubet) aussi longtemps que l'ennemi ne lui présenterait pas des forces trop supérieures. Il devait se replier par Lalouquère et Baleix sur la route de Morlaas à Vic-de-Bigorre. D'Erlon, chargé de couvrir et de protéger les mouvements de Reille, devait encore appuyer Clausel et lui assurer le recueil nécessaire pour se dégager et se replier ; il opérerait ensuite lui-même son mouvement par Momy pour atteindre la transversale de Morlaas à Vic-de-Bigorre, où il recevrait de nouveaux ordres.

Le parc d'artillerie devait, de Viellepinte, gagner la grande route de Ger à Tarbes *par le chemin des landes, qu'il lui était ordonné de faire reconnaître.*

Il était prescrit aux lieutenants-généraux « *de faire reconnaître les chemins, qui conduisent perpendiculairement à la grande route de Pau à Tarbes* en se rapprochant de cette dernière ville, *afin que, si les circonstances l'exigeaient, les colonnes puissent y être dirigées sans faire le détour par Vic-de-Bigorre* ».

Le maréchal avait donné ordre au général P. Soult de pousser un parti de cent chevaux jusqu'à la grande route d'Orthez à Saint-Sever pour l'intercepter, enlever les détachements ennemis engagés entre Hagetmau et Orthez, inquiéter les derrières de l'ennemi et avoir des nouvelles sur ses communications vers l'arrière. Le 17, avant le jour, le chef d'escadrons Dania, du 5e régiment de chasseurs à cheval, partait des bivouacs de la cavalerie à Auriac (sud-est de Thèze) avec un détachement de cavaliers d'élite des 2e hussards, 5e et 22e chasseurs. Il arrivait à 10 heures du soir près du château d'Agès, à 2 kilomètres d'Hagetmau (50 kilomètres). Le 18, au point du jour, il entrait dans la ville, s'emparait des issues et faisait fouiller les maisons. Il capturait

6 officiers de troupes, 100 hommes d'infanterie et de cavalerie, dont 50 anglais, 8 officiers de santé qui rejoignaient l'armée, 40 chevaux ou mulets avec des bagages ; il délivrait 12 de nos prisonniers. Dania se préparait à pousser dans la direction d'Orthez quand il apprenait que, la nuit même, le 27e régiment d'infanterie anglais avait couché à Sault-de-Navailles et qu'il en partait le matin pour se rendre à Saint-Sever, où se trouvaient 400 hommes de cavalerie qui rejoignaient aussi l'armée des alliés. Il regagnait, en conséquence, les bivouacs d'Auriac, où il arrivait le 18 au soir : son détachement était alors dirigé sur Tarbes. « Cette expédition fait honneur ou chef d'escadrons Dania et à son détachement... » (Soult à Guerre ; Momy, 19 mars, 4 heures du matin.)

Wellington faisait aussitôt arrêter les autorités civiles d'Hagetmau et il avisait les populations qu'il ferait exécuter tous les paysans pris les armes à la main et brûler leurs habitations.

Soult à Guerre (de Peyrelongue, 18 mars, 5 heures du matin). — « ...Le 17, *il n'est rien survenu ;* l'armée est restée en position. L'ennemi a fait plusieurs reconnaissances ; il a réuni des forces considérables sur le plateau entre Garlin et Boeilho. Une colonne, principalement composée de cavalerie, suit (remonte) la vallée de l'Adour. Le 17, elle s'est arrêtée devant Plaisance, où j'ai le 13e chasseurs à cheval. Il est probable qu'aujourd'hui (18), l'ennemi se portera en avant ; dans ce cas, je me rapprocherai de Tarbes, car je ne me crois pas en mesure de livrer combat sur la position que j'occupe, ni d'aller l'attaquer tant qu'il tiendra le gros de son armée réunie ; d'ailleurs, la campagne sera longue et les occasions ne manqueront pas. Il m'a été rendu compte que, le 8 de ce mois, un renfort de 8.000 hommes

d'infanterie et 2.000 de cavalerie anglaise a débarqué à Passages et qu'il s'est aussitôt mis en route pour rejoindre l'armée ennemie ; c'est probablement le corps dont les journaux ont dernièrement parlé (1), et que devait commander lord Dalhousie. Il continue à arriver aux ennemis des troupes espagnoles. Le défaut de cavalerie m'est bien sensible et donne à celle de l'ennemi l'avantage de s'étendre impunément dans le pays. Si j'avais celle qui était précédemment employée à l'armée, il n'aurait pu faire aucun détachement sans s'exposer à de très grandes pertes (2)... » (A. G.)

---

(1) (*Archives de la guerre*). — Du 23 février au 23 mars, le duc de Rovigo, ministre de l'intérieur, n'a envoyé *aucune gazette anglaise* à l'Empereur, non plus qu'au ministre de la guerre, qui s'en plaint. Le duc de Rovigo répond, le 23 mars, que ces journaux *n'ont pas dit un mot de l'armée de Wellington pendant cette période, jusqu'au* 18 *mars*. Il va envoyer à l'Empereur, par le ministre de la guerre, l'*Army List* et la *Royal Military Chronicle*, demandés par lui.

(2) Par la même dépêche, le maréchal expose qu'il fait former deux corps de partisans dans les 10e et 20e divisions militaires et il prie de régulariser la situation de ces corps. Il propose le colonel Gouger pour celui de la 20e division et M. Laroque, de Castres, pour celui de la 10e.

Il signale qu'il y avait 15.000 fusils à Bordeaux ; où sont-ils ?

Il a donné ordre au général Lhuillier d'envoyer à Toulouse les conscrits non armés des dépôts de Blaye.

Il a prescrit au général Despeaux de réunir tout ce qu'il y a de disponible dans les dépôts de la 20e division, les compagnies départementales de réserve, douaniers, forestiers, gardes champêtres, gendarmes, gardes nationaux, et de se porter sur La Réole pour chasser l'ennemi de la rive droite de la Garonne. Le directeur d'artillerie de Toulouse organise à Agen une batterie de six pièces pour ce détachement. Il a en outre donné ordre à Despeaux de diriger sur Toulouse tous les conscrits non armés, avec leurs cadres, qui sont dans les dépôts de la 20e division militaire.

« ... Le général Travot a reçu ordre d'organiser et de compléter la division de réserve qui se forme à Toulouse, à laquelle je fais réunir toutes les non-valeurs à la suite de l'armée, tout ce qui n'est pas employé dans la 20e division. Il doit organiser aussi un corps de vétérans, retirés du service, pour occuper les ouvrages de la *tête de pont de Toulouse*, armée de suite avec du canon... » (Peyrelongue, 18 mars, 5 heures matin.)

Soult à Reille (des hauteurs de Samsons, sud-ouest de Lembeye, 18 mars, 5 h. 20 soir; papiers Reille). — « ... Je reçois le rapport que vous m'avez fait à 4 h. 30 soir. Si le mouvement de l'ennemi sur Moncaup est prononcé, portez de suite la division Maransin sur le plateau de Labatut et de Lahitte-Toupière; ensuite, à la nuit, vous opérerez votre mouvement avec le restant de vos troupes et, demain matin, vous prendrez la position de Lamayou, sur la rive droite du ruisseau de Laysa, dont je vous ai parlé ce matin. Les divisions de d'Erlon et de Clausel viendront aussi, demain matin, prendre position à votre gauche ou en seconde ligne. Vous disposerez votre cavalerie pour couvrir Maubourguet et Sombrun, et vous ferez parvenir l'ordre au colonel du 13e chasseurs à cheval de se replier sur Auriébat et Sauveterre, d'où il couvrira les routes de Rabastens, se liera avec Maubourguet et enverra des partis à Marciac. Dites-moi si, d'après ces dispositions, vous pourriez garder ce soir Lembeye, au moins par une arrière-garde, qui se retirerait à 3 heures du matin. Dans tous les cas, vous ferez prévenir le général d'Erlon du moment que vos dernières troupes devront en sortir. Je serai ce soir à Momy, où je vous prie de m'envoyer un nouveau rapport qui m'instruise de vos dispositions et des mouvements de l'ennemi à nuit close. » Signé : Duc de Dalmatie. (A. G.)

Soult à Reille (Momy, 18 mars, soir). — « ... Le capitaine Bourjolly, mon aide de camp, est rentré ce soir, et il m'a rendu compte de la position que vous avez fait prendre à la division Maransin. Je mets ci-joint le duplicata de l'ordre que je vous ai adressé, ce soir, par l'officier d'état-major Content. Je pense que demain, au jour, vous serez réunis sur le plateau de Labatut et, par conséquent, en mesure de prendre la po-

sition en arrière. Le lieutenant-général d'Erlon et le lieutenant-général Clausel ne commenceront le mouvement qu'à 3 heures du matin ; ainsi, il est important que vous teniez à l'une ou à l'autre des deux positions que je vous ai indiquées jusqu'à ce que leurs deux divisions vous aient joint et soient en ligne... Demain, de bonne heure, je serai du côté de Lamayou, d'où je viendrai vous joindre. Observez bien les mouvements de l'ennemi et surtout faites en sorte de savoir l'espèce et le nombre des troupes, qui seront engagées *sur notre droite, car mon intention est de les attaquer et de les isoler du restant de l'armée*, si, comme je l'espère, elles m'en fournissent l'occasion. » (A. G.)

Le maréchal, mieux renseigné le 19 (Momy, 4 heures du matin), écrivait : « ... Depuis le 17 au soir, l'armée ennemie est en mouvement et paraît chercher à déborder ma droite... Le 18, plusieurs colonnes se sont présentées sur Conchez, en avant de La Longue et dans la vallée de l'Adour... Le 13e régiment de chasseurs, qui était à Plaisance, a été obligé de se replier vers Maubourguet. Le général P. Soult a aussi vu 700 à 800 hommes et un corps d'infanterie qui cherchaient à déboucher par Claracq et le Tourniquet. Il y a eu un tiraillement d'avant-postes sur ces divers points jusqu'à la nuit ; et, au soir, on a vu des colonnes, qui se formaient sur les hauteurs de Moncaup, Monpezat et Héchac (nord-est de Lembeye).

» Depuis minuit (18 au 19), je suis en mouvement pour aller prendre position sur le plateau de Lamayou (ouest de Vic-de-Bigorre), et en tête du bois de Labatut (bois de Labarthe actuel, entre Caixon et Labatut, à 5 kilomètres au nord-ouest de Vic-de-Bigorre), à la rive droite du ruisseau de Laysa, en avant de Vic-de-Bigorre. Il est vraisemblable que la journée ne se passera pas sans qu'il y ait

quelque chose... Quelques prisonniers, que l'on a faits, élèvent très haut l'armée ennemie et rapportent que Wellington se trouve à la colonne du centre, qui s'est formée hier au soir sur les hauteurs de Moncaup (1) et qui est composée de la garde royale anglaise, d'une brigade portugaise et d'une brigade hanovrienne, ainsi que d'une brigade de dragons hanovriens que nous n'avions pas encore vue... » (A.G.)

Le 18, en effet, la colonne de Beresford, revenant de sa marche sur Bordeaux, allait atteindre Roquefort à une marche d'Aire (2); trois divisions d'infanterie espagnole avaient rejoint l'armée. Son effectif disponible dépassait 55.000 combattants, présents sous les armes, dont 6.000 cavaliers et 60 pièces.

Le 18, au point du jour, Wellington mettait l'armée alliée en mouvement. A la gauche, la brigade de hus-

---

(1) On se souvient encore du passage de Wellington à Moncaup. Il aurait couché dans une maison appelée Bordenave, dans le quartier dit : le Château. Il semble puéril de recueillir la poussière de l'histoire : toutefois, à Simacourbe, M. Navarre, instituteur, nous a fait connaître, par hasard, que son grand-père, qui habitait Moncaup en 1814, racontait volontiers qu'il avait vu Wellington : « Celui-ci avait les pieds très petits et il piétinait sans cesse. » Nous ignorons si cette particularité en elle-même est exacte et si d'ailleurs le fait s'applique réellement à Wellington. Son importance n'a pas celle que Pascal attribue à la forme du nez de Cléopâtre.

On a par contre totalement oublié, à Simacourbe, que Soult y a séjourné deux jours (16 et 17 mars).

(2) Langon, le 16; Bazas (15 kilomètres), le 17; Roquefort (47 kilomètres), le 18; Aire (38 kilomètres), le 19; Rabastens (60 kilomètres), le 20, à 4 heures du soir, en passant par le gué d'Isotges, 7 kilomètres, nord-ouest de Plaisance, à côté du pont rompu par Soult, étapes de la brigade de hussards de Vivian, et relevés faits d'après les notes de Woodberry. La division Cole, partie le même jour de Langon, est aux environs d'Aire et de Barcelonne le 19. Elle est, le 20, à Beaumarchès et à Ladevèze (4 et 6 kilomètres sud-est de Plaisance, sur les deux rives de l'Arros), à 38 kilomètres d'Aire environ. Toutes deux se dirigent sur Miélan par Marciac. Ces marches forcées sont intéressantes à relever.

sards Somerset (7e, 10e, 15e), [rejointe, le 20 au soir, à Rabastens, par la brigade de hussards de Vivian (1er et 18e)], et suivie par la division légère d'Alten avec de l'artillerie, formait une colonne volante des trois armes. Elle remontait la vallée de l'Adour, marchant sur Plaisance pour déborder la droite française. La division Cole, revenant de Langon, était encore à Aire le 19 au soir. Elle allait, le 20, atteindre Beaumarchès et Ladevèze (sud-est de Plaisance), pour appuyer la colonne de gauche. Au centre, Wellington, avec les divisions Picton et Clinton et la cavalerie allemande, marchait sur Madiran par la route d'Aire à Maubourguet. A la droite, Hill, avec les divisions Lecor et Stewart et la cavalerie de Fane, avançait, de Garlin sur Conchez ; il poussait un détachement sur la route de Pau pour masquer et maintenir la cavalerie de Soult.

L'avant-garde de Hill engageait l'action contre le 12e léger (division Taupin) du corps de Reille établi aux avant-postes sur les hauteurs d'Escures (nord-ouest de Lembeye). Elle le rejetait sur Lembeye, à 5 heures du soir, après un combat assez vif, qui coûtait une centaine d'hommes aux alliés. Le maréchal était, en même temps, menacé, vers le soir, d'être débordé sur la droite par la colonne du centre, qui marchait, par Madiran, sur les hauteurs de Monpezat et de Moncaup ; il avait en conséquence replié, pendant la nuit, ses troupes sur la division Maransin, préalablement établie, dès la tombée du jour, sur le plateau de Labatut. Elles franchissaient le Louet (1), et les corps de Reille et de Clausel allaient prendre position sur une forte crête, entre Lamayou et les bois de Na-

(1) « *Louit* », sur le 200.000e; « *Louet* », sur le 80.000e.

vailles et de Labarthe (1), derrière le profond ravin où coule le Laysa. D'Erlon, au nord, vers Lahitte-Toupière, derrière le Louet, barrait la route de Lembeye à Maubourguet et devait menacer le débouché de celle de Madiran sur Maubourguet.

La cavalerie du général Berton, repoussée de Viella, le 16, après un nouvel engagement, avait dû découvrir la direction de Madiran ; et elle s'était portée, le 18 également, au sud de Maubourguet ; elle gardait la rencontre des routes de Lembeye, de Madiran ou de Riscle et de Plaisance. A sa droite, le 13e chasseurs occupait la hauteur d'Auriébat, à l'est de Maubourguet, entre les vallées de l'Adour et de l'Arros, qu'il surveillait en couvrant Rabastens. Il avait un détachement à Marciac. Le 19 au matin, Berton était en colonne en arrière de Maubourguet, sur la route, en un point où celle-ci était encadrée de fossés larges et profonds (Mémoires du général Berton), quand la cavalerie allemande du hanovrien Bock, qui précédait la colonne centrale des alliés sans s'éclairer elle-même, débouchait devant lui. Il la chargeait aussitôt à l'improviste avec succès et la mettait en déroute. Mais, il ne tardait pas à être attaqué et rejeté sur Vic-de-Bigorre, d'où, poursuivi par les hussards de Somerset, il gagnait Rabastens, en découvrant la route de Tarbes, qu'il abandonnait.

Pendant ce temps, la colonne centrale des alliés, venant de Madiran, gagnait elle-même la route de Tarbes ; elle traversait Maubourguet vers midi et elle remontait sur Vic-de-Bigorre.

La colonne volante de gauche des alliés, arrivant de Plaisance, atteignait Auriébat, marchant sur Rabastens ; elle allait déborder Vic-de-Bigorre.

---

(1) Bois de Labatut des documents de l'époque.

Le maréchal, à la première nouvelle des mouvements engagés sur sa droite, et quoiqu'il ignorât encore toute leur importance, avait envoyé l'ordre à d'Erlon de gagner Vic-de-Bigorre, de s'y établir et de couvrir sa droite et la route de Tarbes ; il avait prescrit à Berton de tenir à Rabastens et de revenir garder cette même route.

D'Erlon, bien qu'occupant la position d'un corps d'avant-garde, de couverture et d'observation, était très mal renseigné sur les mouvements qui s'effectuaient ainsi en avant de lui, sur son flanc droit et même sur ses derrières. Il croyait Vic-de-Bigorre occupé solidement par nos troupes et, vers 8 heures, il acheminait lentement, par Monségur, ses troupes, précédées de leurs équipages, dans la direction de Vic-de-Bigorre.

A 11 heures, accompagné seulement du colonel Hugo, chef d'état-major de la division Pâris (1) et d'une faible escorte, il dépassait les convois, traversait l'Echez et entrait dans Vic-de-Bigorre. Il refusait de croire aux dires des habitants, qui le prévenaient que les alliés étaient déjà en vue. Il s'engageait sur la route de Maubourguet, qu'il croyait encore occupée en avant par Berton, afin de reconnaître les emplacements à donner à ses troupes. Il n'y avait pas fait 500 mètres, dans la direction de Baloc (2), quand le colonel Hugo lui faisait remarquer les cavaliers allemands occupant la route. D'Erlon restait lui-même en observation avec son escorte, composée à peine d'une quinzaine d'offi-

---

(1) Le général Pâris, qui faisait jusqu'alors fonction de divisionnaire, venait d'être promu à ce grade et de prendre le commandement de la division Foy, commandée par le général Fririon depuis Orthez.

(2) « *Baloc* », des documents de l'époque et de la carte de Cassini (2.500 mètres nord de Vic, à l'est de la grande route), n'existe plus. Le hameau était situé près de la cote 205.

ciers et de cavaliers, et il envoyait le colonel Hugo presser la marche des premières troupes. Les voltigeurs du 6e léger passaient en ce moment l'Echez ; ils se déployaient au pas de course entre ce ruisseau et la route, à l'ouest de celle-ci, en avant de Vic. La division Pâris (Foy) parvenait à entrer rapidement en ligne à l'est et à l'ouest de la route, dans les vignes à hautes branches (1) qui couvraient la plaine; elle occupait Baloc et s'établissait à 3 kilomètres environ au nord de Vic, face au nord. Quatre pièces étaient mises en batterie sur la route; le reste de l'artillerie, les convois, les blessés traversaient Vic, se dirigeant sur Tarbes. A 2 heures du soir, le combat s'engageait sérieusement avec les troupes de Picton attaquant de front, pendant que la cavalerie allemande menaçait notre droite dans la plaine découverte qui s'étend jusqu'à l'Adour. On ne tardait pas à apercevoir la colonne volante d'Alten qui, venant d'Auriébat, marchait sur Artagnan pour traverser ce cours d'eau et attaquer notre droite. La division d'Armagnac, jusque-là en réserve, était alors portée en échelon à la droite de la division Pâris et appuyant sa droite à l'Adour. Elle lui permettait de se replier derrière Vic-de-Bigorre ; d'Erlon y prenait position vers 4 heures du soir (2).

Ce n'était pas avant midi que le maréchal, resté en position à Lamayou et aux bois de Labarthe (6 à 8 kilomètres au nord-ouest et à l'ouest de Vic), apprenait, par le rapport de d'Erlon, la marche des forces alliées sur Vic-de-Bigorre. Il avait cru, jusque-là, n'avoir affaire de ce côté qu'à un détachement de flanc, lancé par l'ennemi pour tâter et pour reconnaître les forces

---

(1) Voir à ce sujet : Ardouin-Dumazet. — *Voyages en France;* — *Gascogne*, p. 260.

(2) Les pertes des alliés, d'après leur évaluation, furent de 250 hommes.

qu'il avait lui-même dans la vallée de l'Adour. Il se préparait à faire marcher partie des corps de Reille et de Clausel pour l'écraser; mais la situation, au contraire, était grave pour l'armée : celle-ci risquait d'être coupée de Tarbes et de Toulouse, contrainte de s'engager entièrement, forcée à la bataille, acculée à une solution immédiate des opérations, à leur clôture même, car la disproportion des forces ne permettait aucun doute quant au résultat d'un engagement général. L'armée devait d'abord continuer à vivre : il lui fallait durer; on ne pouvait songer à jouer, en une seule fois, ses chances; le caractère de son chef n'était pas de risquer la fortune dans une aventure unique et d'ailleurs bien mal engagée.

La colonne de droite de l'armée anglaise, conduite par Hill et dirigée sur Conchez et Lembeye, avait vu, en effet, s'ouvrir sa route sur Maubourguet par le rappel de d'Erlon à Vic et le départ de celui-ci de Lahitte-Toupière, qui dégageaient son débouché, sans qu'il lui fallût combattre pour le conquérir. Elle rejoignait la colonne centrale de Picton. Toute l'armée anglaise était là, sur la droite, remontant l'Adour, et débordant nos forces. Le maréchal mettait donc, dès midi, les divisions Clausel et Reille en route vers le sud et dans la direction de Tarbes, par la vieille route de Ger. C'était une simple piste défoncée et très difficile ; la colonne y avançait lentement au prix d'un allongement considérable ; elle perdait nombre de ses chevaux d'attelage. Mais l'ennemi inquiétait peu la marche.

Avant la nuit, la division Taupin, arrière-garde, disposait son bivouac sur le plateau de Ger. Les divisions Maransin, Villatte et Harispe s'établissaient autour d'Ibos, dans la plaine de Tarbes; le quartier général du maréchal était dans cette ville. D'Erlon, au nord, avait atteint Pujo (4 kilomètres sud de Vic, 12 kilo-

mètres nord de Tarbes), et ses troupes bivouaquaient autour du village. Les parcs d'artillerie, les équipages, les blessés, arrivaient à Tarbes dans la nuit.

Soult à Guerre (Tarbes, 20 mars, 4 heures du matin). — «... L'ennemi a décidé son mouvement sur ma droite hier au matin et il s'est porté avec la plupart de ses forces sur Maubourguet. Je faisais alors prendre position à l'armée sur le plateau de Lamayou et en tête du bois de Labatut, et *je me disposais à me porter sur le corps ennemi, qui manœuvrait dans la vallée de l'Adour*, lorsque je reconnus moi-même que toute l'armée ennemie s'y trouvait et qu'elle se prolongait sur le contrefort d'Auriébat et de Sauveterre. Je donnai alors l'ordre à d'Erlon de se porter de suite à Vic-de-Bigorre pour couvrir la route de Tarbes et arrêter l'ennemi, et je dirigeai les autres divisions de l'armée sur Tarbes, par le chemin des landes qui passe à Ger... » (A. G.)

Les mouvements exécutés de part et d'autre pendant ces quelques jours dans la période qui s'étend du 12 au 19 mars, n'ont donné lieu, en fait, qu'à quelques escarmouches et à l'insignifiant, mais utile combat de couverture et d'arrière-garde de Vic-de-Bigorre. On aurait tort cependant, croyons-nous, de les juger d'après le peu d'importance de ces rencontres. Ils méritent, au contraire, d'être étudiés avec attention ; les conceptions qui les ont amenés présentent un grand intérêt; celui-ci ne se limite pas aux combats : il s'étend aux combinaisons et à leurs résultats. La manœuvre, d'un côté comme de l'autre, a soustrait, il est vrai, les deux adversaires à l'engagement direct des forces opposées et aux actes décisifs du combat ou de la bataille; mais elle a déplacé le théâtre de ces derniers et infligé au maréchal un recul de plus de 30 kilomètres. Les ensei-

gnements qu'on en peut tirer ne se bornent pas au temps d'une époque déjà bien éloignée de nous à tous les points de vue : ils sont vivants, ils sont modernes encore, tout autant, si ce n'est plus, que ceux qu'on rapporte aujourd'hui de bien loin, de ces territoires inconnus que nous ne pouvons parcourir ni reconnaître, que nous ignorons et dont les cartes n'ont même pas été dressées encore. Sans cartes et sans étude de terrain, toutes les imaginations ont cours et les jugements personnels, dénués de base effective, s'égarent sans rencontrer d'obstacles à leurs aises ou à leurs désirs. Les combinaisons des forces, de leurs influences, de leurs mouvements; celles des terrains, des distances, des communications, des durées, sont dégagées de l'époque et du temps, si l'on a soin d'y faire intervenir l'empreinte de ces derniers quant à leur nature locale et à leur état. Les leçons de doctrine n'exigent pas de revenir d'Asie ou d'Afrique pour être profitables; et le nouvel armement peut encore tirer grand parti de l'étude des manœuvres d'il y a cent ans exécutées sur terrain français bien connu, quelle que soit la supériorité de nos armes, par rapport aux engins dont nos pères étaient si pauvrement munis. Le rayon du choc, proprement dit, par le feu s'est étendu relativement à ce qu'il était : les conceptions de manœuvre, en dehors de l'engagement et de son atmosphère, ne suivent pas la même marche que le matériel.

Nous avons vu, le 12, d'Erlon à Ladevèze et Auriébat, Reille autour de Maubourguet, Clausel à Vic-de-Bigorre et Rabastens, éclairés en avant et sur les flancs par la cavalerie. Le maréchal barre la grande voie de la vallée de l'Adour sur Tarbes, et les routes qui mènent à Toulouse. Il menace Aire et Pau. Il reste libre encore de gagner Auch. Ce même jour il se décide à porter,

le lendemain, l'armée sur Lembeye et Conchez pour reprendre l'offensive, conformément aux ordres de l'Empereur, en vue de profiter de la division de l'armée alliée et de forcer Wellington à rappeler à lui le détachement important que le général anglais a envoyé à Bordeaux. Il pousse partie de ses forces jusqu'aux extrémités septentrionales des différents contreforts qui s'allongent, du sud au nord, entre les ruisseaux ; mais il se borne à des affaires d'avant-postes et de reconnaissances. L'ennemi n'accepte pas l'engagement ; il recueille ses postes avancés, attend les renforts annoncés et garde ses positions autour d'Aire et au sud de la ville.

Le maréchal déclare qu'il va continuer à manœuvrer en menaçant toujours la *droite* et les *derrières de l'ennemi* (ouest), afin d'attirer celui-ci vers les montagnes . (dépêche du 20 mars, à Rabastens, p. 518) ; mais il conçoit bien à quel point serait dangereuse pour lui la marche en avant, sur Maubourguet, de la gauche de l'armée alliée (est) : il risquerait alors d'être coupé de Tarbes et de Toulouse et rejeté dans le pays montagneux et difficile de Lourdes. Il ne saurait, en effet, songer à prendre résolument lui-même l'offensive avec toutes ses forces dans le flanc des alliés ; ceux-ci vont donc pousser aventureusement leur marche vers le sud en remontant la vallée de l'Adour, et l'occasion s'offrira très propice pour les frapper dans des conditions que le moindre succès de notre part rendrait désastreuses pour eux. Il leur est permis cependant de tout oser ; dans l'état de ses troupes, le maréchal ne veut rien risquer. Une force ne peut avoir d'influence étendue, en dehors de son terrain d'action immédiat, que quand elle est active, mobile et redoutable ; que quand *elle s'engage*, ou qu'elle est capable de le faire.

Dès le 16, inquiet de la supériorité numérique de

l'ennemi, le maréchal renonce à tenter une action de force d'un côté comme de l'autre : il commence à replier ses troupes vers l'arrière, sur Simacourbe et Lembeye.

Le 17, les alliés font quelques mouvements dans la direction de la gauche du maréchal ; ils tâtent notre cavalerie dans la vallée de l'Adour, à notre extrême droite. Le maréchal compte encore qu'il n'aura affaire, de ce côté, qu'à une simple colonne ; il espère pouvoir l'attaquer dans des conditions favorables, si elle reste isolée ; mais il témoigne de sa volonté d'éviter toute bataille générale (Simacourbe, 17 mars ; — voir p. 522); et, le 17, il prépare un nouveau recul de l'armée vers Labatut et vers le plateau du bois de Labarthe et de Lamayou. Les ordres nombreux et détaillés qu'il donne disent toutes ses inquiétudes; il a appris la marche d'une colonne, « principalement composée de cavalerie », dans la vallée de l'Adour ; il est décidé à se replier sur Tarbes; il se déclare hors d'état de combattre sur ses positions ou de marcher à l'attaque contre un ennemi trop supérieur en nombre, qui se renforce tous les jours.

Le 18, au soir, le maréchal a connaissance, par le général Reille (p. 527), d'un mouvement des alliés sur les hauteurs de Moncaup (6 km. 500 sud de Madiran), et il donne ordre de replier, pendant la nuit, les troupes sur le contrefort de Lahitte-Toupière et de Labatut, puis sur celui de Lamayou et du bois de Labarthe.

Plus complètement renseigné le 19 au matin (Momy, 4 heures du matin, p. 528), le maréchal se rend compte que les alliés cherchent à déborder sa droite par la route de Madiran à Maubourguet et par la vallée de l'Adour.

Dès le 18, en effet, à la veille d'être rallié par Beresford revenant de Bordeaux, Wellington a mis son ar-

mée en mouvement. Il masque Soult avec deux divisions dirigées sur Conchez ; tout le reste de ses forces marche par la route de Madiran et par la vallée de l'Adour, pour déborder la droite du maréchal, et pour *faire tomber ses positions sans les attaquer*, en menaçant ses lignes de repli sur Tarbes et Toulouse.

Le pays situé entre la large et riche vallée de l'Adour, à l'est, et la route d'Aire à Pau, à l'ouest, est extraordinairement mouvementé, contourné, coupé et difficile. Les hauteurs qui descendent du nœud de Lourdes vers Aire forment une série de contreforts très marqués, à directions à peu près parallèles ; ils sont orientés du sud au nord et séparés par des ravins profonds, où coulent des cours d'eau. Les routes transversales, de l'est à l'ouest, passent donc par une série de montées et de descentes très raides malgré les lacets qu'elles sont forcées de décrire ; les voies parallèles aux contreforts et aux directions générales des cours d'eau, et qui suivent les crêtes inégales de ces hauteurs, sont aussi très accidentées ; les autres ne peuvent que rarement épouser le fond étroit des vallées ou des ravins : elles cheminent à flanc de coteau et présentent encore souvent des rampes assez dures. La surveillance de détail des pentes, celle des versants et des fonds étaient, il est vrai, difficiles pour les Français, en raison de l'enchevêtrement des mouvements du sol et des couverts ; mais les mouvements offensifs de l'armée adverse devaient être aisément entravés dans ces terrains : elle ne pourrait y progresser de front que pied à pied ; elle avait donc tout intérêt à effectuer en grand ce qu'elle devait faire en détail ; c'est-à-dire laisser son adversaire, qui s'y était établi, conserver ses belles positions, le déborder par le mouvement, le forcer enfin à les quitter alors sans combat, et l'amener à reculer en perdant le terrain et du territoire, ou à venir combattre dans une ré-

gion où le sol reste plus neutre et plus également favorable aux deux partis opposés.

Cette manœuvre était évidente. Le maréchal la redoutait avec raison. Wellington n'a pas manqué de l'exécuter ; il ne pouvait faire autre chose que de renoncer au combat sur le terrain où le maréchal le lui offrait, sans l'accepter d'ailleurs, et de chercher à tourner les forces françaises par la droite de celles-ci, en remontant la large vallée de l'Adour, ouverte aux mouvements rapides si menaçants et si dangereux pour nos troupes incapables encore d'action résolue.

La manœuvre que le maréchal avait ébauchée en se portant sur ce terrain et en avançant ses échelons, presque sans danger grâce à lui, jusqu'aux environs d'Aire, était bonne pour prendre l'offensive ou pour se garantir contre des attaques sur place ; elle ne l'était plus s'il s'attardait dans ce pays difficile, en présence d'un adversaire décidé et actif, *lui opposant le mouvement au lieu de chercher la bataille immédiate* dans une région contre-indiquée pour la livrer avec avantage.

Sous ce rapport, la surveillance de la vallée de l'Adour était facile ; elle ne demandait que peu d'efforts pour être assurée et elle ne le fut pas. Cependant, de toutes les hauteurs que le maréchal avait fait occuper ou qu'il pouvait faire tenir par des éléments de surveillance, associés à la couverture mobile tendue dans la vallée de l'Adour, on pouvait découvrir la largeur entière de cette dernière et y observer au loin les mouvements des alliés. De l'éperon de Villefranque, du signal de Sombrun, de la hauteur à l'est de Lahitte-Toupière, même de l'église de Monségur, de l'éperon du bois de Labarthe, la vue s'étend sur la vallée, et au delà de la rive droite du fleuve, jusqu'aux hauteurs d'Auriébat.

Néanmoins, l'avant-garde de couverture formée par le corps de d'Erlon à Lahitte-Toupière, la cavalerie de Berton dans la vallée laissent les forces principales de l'ennemi arriver jusqu'à Vic-de-Bigorre et Rabastens, alors que l'armée du maréchal est encore à Lamayou, à hauteur de Vic, et que celui-ci ignore toute la gravité du mouvement général qui s'exécute à sa droite, qui le déborde, qui va le couper et l'acculer à la bataille. Il n'a que le temps de dérober, par des chemins difficiles, mais déjà préparés par lui, son armée au choc décisif qu'elle n'était pas en mesure d'affronter. Grâce à sa prévision, à sa direction, grâce à ses ordres du moment pour entraver le mouvement de l'ennemi, l'armée parvient à se recueillir sur Tarbes.

Les conceptions du maréchal sont des conceptions de manœuvre : elles sont desservies par une armée qui ne manœuvre pas ; elle en aurait eu doublement besoin, puisqu'elle n'était en état ni d'agir par la force, ni de combattre résolument, seule sanction effective et définitive de toutes les opérations, et qu'elle devait s'efforcer de différer le moment de l'engagement. D'un autre côté, tous les mouvements restaient d'ailleurs permis et faciles à l'adversaire en présence d'une armée qui ne combattait pas.

On lit dans les Mémoires politiques et militaires du général Lloyd (édition de Romance de Mesmont, 1784) :

« Chez les anciens, l'art de la guerre se bornait à *amener un combat;...* c'était aux batailles qu'ils remettaient le sort de la guerre... Leur plan de campagne était enfermé dans un petit cercle. *Chercher l'ennemi et le combattre* était leur maxime : ils ne paraissent pas avoir eu l'idée qu'on pût tirer une guerre en longueur par une suite de manœuvres et de combinaisons ;

aussi leurs guerres ne duraient qu'un moment, à moins qu'il ne vînt s'y joindre d'autres circonstances...

» Les principes d'une guerre *défensive active* étaient peu connus des anciens... Nous avons vu dans les deux dernières campagnes d'Allemagne (1761) plus de batailles (engagements) que les anciens n'en donnèrent dans l'espace entier d'un siècle.

» Cette différence immense ne vient que de la différence entre la nature des armes des anciens et celles des modernes... Nous sommes obligés de nous mettre sur la défensive pour couvrir une grande étendue de pays contre un ennemi supérieur : la prudence ordonne d'éviter un engagement général.

» ...Il y a telle position où un général habile peut fatiguer l'ennemi et le tenir en échec pendant toute une campagne ; dans la même position, les anciens, avec leurs piques, se seraient *tellement approchés qu'il aurait été impossible d'éviter une action générale*, et *la nature de leurs armes aurait rendu cette action décisive*...

» Il leur fallait nécessairement en venir à combattre de près; la plus grande partie des vaincus et beaucoup des vainqueurs étaient tués ou blessés dans le cours de l'action et la victoire était plus décisive, car il était *impossible de se retirer en bon ordre*. L'usage des armes à feu a introduit une manière... moins décisive... de faire la guerre. Les armées se tiennent à de grandes distances : il en résulte, pour les deux armées, la facilité de changer leurs dispositions en tout ou en partie, ou même d'abandonner entièrement le terrain, si les circonstances l'exigent ; et tout cela sans danger et presque sans pertes... »

Les perfectionnements de notre armement moderne ont accru et dilaté ces propriétés ; ils ont élargi la fa-

culté de manœuvrer, la zone où elle peut s'exercer. Ils ont encore *dégagé* les adversaires.

Napoléon, et plus récemment de Moltke, commandant des armées supérieures et reprenant la formule des anciens, ont déclaré, par l'acte et par la parole, qu'il fallait s'efforcer de joindre l'adversaire, l'*attaquer partout où on le rencontrerait;* ils ont su rendre à la guerre les véritables caractères de résolution, d'action, de force, de vigueur, de décision brutale et rapide qui lui convenaient.

Il n'en reste pas moins que le mode dans lequel cette action s'exerce, la direction qu'on lui donne, le lieu qu'on lui affecte, ne sont pas sans influence sur les risques que l'engagement entraîne avec lui, comme sur les résultats acquis par ses succès. En tout état de cause, l'armée inférieure est toujours forcée d'avoir recours au mode d'emploi qui lui laisse la chance de réaliser, par l'intelligence, soit localement, soit partiellement, le gain de supériorité qui lui manque précisément au total : elle y arrive par les combinaisons, par la manœuvre, en un mot par l'*imprévu pour l'adversaire.* C'est là le seul rôle qui convienne aux armées de couverture, aux armées d'avant-garde, nées des capacités de l'armement moderne. Les qualités propres à l'armement actuel donnent une force et une étendue encore plus considérables à cette doctrine, à ces conceptions et à leur mise en œuvre dans les applications de leur emploi au but fixé.

La situation, dans laquelle se trouvait l'armée du maréchal, repliée sur Tarbes, exigeait une solution rapide : elle ne pouvait être qu'une retraite immédiate, et déjà préparée d'ailleurs, sur Toulouse, Le choix de la route n'était plus libre. Celle du nord, par Rabas-

tens et Auch, était au pouvoir de l'ennemi ; celle de Trie, par Pouyastruc, était la plus directe et en même temps la plus dangereuse, peut-être, à abandonner à l'adversaire ; mais elle était déjà bien menacée par lui ; en outre on la savait médiocre, mal entretenue, souvent défoncée à la suite des pluies. On ne pouvait y engager l'armée. On ne disposait donc que de la route du sud qui, par Tournay, Montréjeau et Saint-Gaudens, va rejoindre la courbe de la Garonne, qu'elle suit sur sa rive gauche. C'était la plus éloignée de l'ennemi ; en outre, rapprochée des Pyrénées, auxquelles Napoléon avait recommandé d'appuyer l'armée, elle paraissait répondre à l'esprit des instructions données par l'Empereur. Enfin, elle ne nous écartait pas délibérément du secours éventuel de Suchet.

Le 20, avant le jour, le maréchal faisait engager les parcs d'artillerie et les équipages dans cette voie ; les divisions étaient dirigées sur Tarbes ; elles traversaient la ville et franchissaient le pont de l'Adour. Le corps de Clausel était désigné comme flanc-garde pour couvrir le mouvement au nord, en occupant les hauteurs d'Oléac, de Douis et d'Orleix et pour tenir la route de Trie, qu'il était essentiel d'interdire à l'ennemi, puisqu'elle traçait la corde de l'arc que nous allions suivre. Le général P. Soult était envoyé à l'est de ces hauteurs dans la direction de Trie avec cinq régiments de cavalerie. Il avait ordre de couvrir la route de Trie et d'éclairer celle qui conduit de Rabastens à Auch (Soult à Guerre : Saint-Gaudens, 21 mars.) (A. G.)

La division Taupin, du corps de Reille (ordre du maréchal ; Tarbes, 20 mars, A. G.), constituait l'arrière-garde : elle gardait avec ses postes d'infanterie et de cavalerie les issues des faubourgs de Tarbes sur les routes de Pau et de Vic-de-Bigorre ; elle tenait un bataillon et un escadron sur la grande place pour les sou-

tenir ; elle envoyait un bataillon et un escadron, avec deux pièces, au nord du village d'Aureilhan, pour éclairer le chemin de Rabastens. La division Taupin s'établissait elle-même en réserve à l'est de Tarbes, sur la route de Tournay, avec la division Maransin. La brigade de cavalerie Vial (5e et 22e chasseurs) était mise a la disposition de Reille (1).

D'Erlon, qui avait préalablement envoyé la division Pâris en échelon de recueil à hauteur et en arrière du village de Barbazan, sur la route de Tournay, la faisait alors rejoindre par la division d'Armagnac qui prenait position avec la précédente.

Les parcs, les équipages et les convois suivis du corps de d'Erlon, gravissaient la montée de Piétat sur cette route.

Les alliés, de leur côté, s'étaient également mis en marche, le 20, dans la matinée, sur deux colonnes séparées par l'Adour : Hill, avec la colonne de droite (Picton, Le Cor et Stewart), avançait de Vic-de-Bigorre sur Tarbes par la grande route. Wellington, conduisant la colonne de gauche (brigade de hussards de Somerset, à trois régiments ; brigade de grosse cavalerie de Ponsonby, à trois régiments ; division légère d'Alten, division Clinton, suivies à distance par les divisions espagnoles de Freyre en réserve générale), marchait par le chemin de Rabastens.

En arrière la brigade de hussards de Vivian et la di-

---

(1) Un ordre (P. O.) de Gazan à Reille, en date du 19 mars (A. G.), lui faisait connaître que, dès son arrivée à Tarbes, il serait fait une distribution, à ses troupes, de sel pour *quinze jours* et de légumes pour plusieurs jours. Il lui était prescrit d'envoyer d'avance des corvées en ville pour toucher ces denrées afin de ne pas faire attendre les troupes pour les recevoir. Les mêmes dispositions concernaient sans doute les autres troupes.

vision Cole, arrivant de Bordeaux, atteignaient, après plusieurs marches forcées (1), la première, Rabastens le 20 à 4 heures du soir ; la seconde, Beaumarchès et Ladevèze (4 à 6 kilomètres sud-est de Plaisance). Elles envoyaient de forts détachements en observation au delà de Marciac, sur la route de Plaisance à Mielan et menaçaient de gagner, par Miélan, la route de Trie, ou, par Villecomtal, Tournay.

Harispe, du corps de Clausel, occupait avec son centre l'éperon situé au sud-ouest d'Orleix (333); et il commandait, à 650 mètres, le chemin de Rabastens avec deux pièces. Sa gauche s'étendait dans la direction d'Aureilhan ; sa droite, sur l'éperon à l'est d'Orleix. Vers midi, il était attaqué par la division légère d'Alten et par la brigade des hussards de Somerset ; celles-ci, forcées de déboîter à l'ouest de la route, cherchaient à le déborder vers le sud. Leur avant-garde de cavalerie allait, peu après, prendre pied dans Aureilhan. Mais la plaine coupée de Tarbes entravait complètement le jeu et les mouvements de la cavalerie anglaise : elle ne pouvait guère quitter les routes et les chemins ; et cette particularité, très favorable à l'armée de Soult, devait, dans cette journée, grandement faciliter la retraite de celui-ci. A la faveur de cette démonstration qui détournait l'attention d'Harispe de sa droite, Clinton appuyait vers l'est ; il abordait l'éperon de Douis par le nord, et, longeant l'arête élevée de Sabalos, qui dominait la droite d'Harispe, il prenait d'enfilade celle-ci avec son canon ; en même temps, poussant des échelons offensifs au delà de Sabalos, il s'efforçait de couper Harispe de la division Villatte, établie en réserve sur les hauteurs d'Oléac et de Boulin. Il attaquait cette dernière à Oléac.

---

(1) Voir la note 2 de la page 529.

Harispe, devant l'attaque d'Alten, effectuait sa retraite par échelons, en commençant par faire replier ses ailes : une de ses brigades, laissée en arrière, défendait encore la hauteur 333. Attaquée par trois bataillons de chasseurs, elle les chargeait avec succès ; puis elle rompait le combat et elle parvenait, avant que Clinton arrivât sur ses derrières, à battre en retraite sur Boulin par les chemins de communication que le maréchal avait fait établir entre les deux positions. Clinton, continuant son mouvement, avait repoussé Villatte d'Oléac : à la nuit tombante, il le forçait à abandonner le village de Boulin ; dépassant ce village, il rejetait les divisions de Clausel vers l'est en même temps que la cavalerie de P. Soult, menacée sur la route de Trie, par le mouvement de Cole et de Vivian. La nuit arrêtait toute poursuite ; mais l'action de la flanc-garde considérable que le maréchal avait ainsi formée avec le corps de Clausel et la cavalerie de P. Soult, avait en définitive sauvé l'armée des graves tentatives dirigés sur ses flancs et sur ses derrières et qui menaçaient de la couper de Toulouse ou de changer sa retraite en déroute.

La colonne de Hill, pendant ce temps, arrivant par la route de Vic, avait atteint Tarbes et attaqué le pont sur l'Adour, défendu par Taupin. A midi, l'avant-garde ennemie établissait une batterie à cheval sur la rive gauche de l'Adour, au nord de la ville ; mais la traversée de Tarbes retardait beaucoup les mouvements des alliés; en outre, l'occupation d'Aureilhan par nos troupes, la vue des positions occupées par elles, vers le sud-est (sur les pentes de Piétat), et au nord-est, sur les hauteurs d'Orleix et d'Oléac, rendaient Hill circonspect ; ce n'était donc que vers 2 heures du soir, qu'il parvenait à déboucher sur la rive droite après qu'Alten lui eût ouvert la voie.

A cette même heure, en effet, les troupes d'Alten entraient par la route de Rabastens dans Aureilhan, où leur avant-garde avait déjà pris pied. Nos convois et nos colonnes avaient alors entièrement gravi et dégagé la rampe de Piétat. La division Taupin (brigades Rey et Gasquet) se repliait en échelons, sous le feu peu efficace de l'artillerie ennemie; couverte par le 12e léger déployé au nord et au sud de la route dans les vignes à hautes branches et dans les nombreuses haies qui coupaient le terrain, elle était soutenue par notre artillerie sur les hauteurs.

Vers 4 heures l'ennemi atteignait lui-même les hauteurs 354, à l'ouest de Piétat, et 407, à l'est de Barbazan, et son artillerie canonnait vivement la queue de nos colonnes en retraite sur la route de Tournay. L'artillerie de Taupin, en batterie sur les hauteurs inférieures situées à l'est, arrêtait quelque temps la poursuite (1).

Cependant, la cavalerie anglaise avait réussi à cheminer, par les ravins de Barbazan, au sud de la route. Gagnant les fonds au sud de Mascaras, elle comptait nous couper la retraite et jeter tout au moins le désordre dans notre arrière-garde, en prenant possession du passage au ruisseau de l'Arrêt. Elle se heurtait à l'artillerie de d'Erlon et à ses divisions, déjà établies, par ordre du maréchal sur les hauteurs au sud de Lhez et enfilant la route ; ce gros échelon recueillait l'arrière-garde et arrêtait la poursuite à la nuit.

A 10 heures du soir, le quartier général du maréchal était établi à Tournay (18 kilomètres de Tarbes), avec le corps de Reille et la brigade de cavalerie légère de

---

(1) A l'est des hauteurs de la Chapelle-de-Piétat, le versant oriental des pentes soulève un bourrelet bien marqué choisi comme première position de recueil par l'artillerie de Taupin pour couvrir la retraite.

Vial. Le corps de d'Erlon bivouaquait au delà de Tournay ; les parcs, les équipages, les convois, les blessés, étaient arrivés dans la journée à Lannemezan (37 kilomètres de Tarbes). La cavalerie de P. Soult, les divisions de Clausel, séparées dans leur retraite, avaient pris les routes de Trie et de Galan et franchi l'Arros.

Le 20 mars au soir, le maréchal (ordre de mouvement ; Tournay, 20 mars, A. G.) prescrivait de mettre l'armée en marche le 21 à 3 heures du matin, dans la direction de Montréjeau, par Lannemezan.

Reille continuait à former l'arrière-garde, précédé par d'Erlon ; il laissait jusqu'au jour la brigade de cavalerie légère de Vial à Tournay : elle avait ordre de marcher très lentement et de ramasser tous les traînards restés en arrière.

Il était prescrit à Clausel de se porter sur Galan pour rejoindre la colonne à Lannemezan ou à Pinas ; mais il lui était recommandé, s'il jugeait l'ennemi menaçant, de venir se réunir plus tôt à l'armée en descendant directement vers le sud, sur la route qu'elle suivait. Si, au contraire, il pouvait parvenir à Galan, il se dirigerait alors de préférence immédiatement sur Montréjeau pour y suivre l'armée. P. Soult et Berton avaient ordre de se rapprocher de la colonne et de marcher à sa hauteur, en liaison avec elle, pour la couvrir vers le nord et appuyer ses mouvements. Le parc était dirigé sur Saint-Gaudens. L'ordre faisait connaître, en post-scriptum, que la division Harispe avait joint « *le général Clausel* ».

Soult à Guerre (Saint-Gaudens, 21 mars). — « ...Aujourd'hui j'ai continué le mouvement sur la route qui conduit à Toulouse... Les divisions aux ordres d'Erlon sont sur le plateau de Saint-Gaudens ; celles commandées par Reille à Villeneuve-de-Rivière et Bordes et

celles de Clausel, avec la cavalerie de P. Soult, à Montréjeau. Dans la journée, l'arrière-garde n'a été suivie que par une avant-garde de dragons-légers anglais.

» Hier au matin (20 mars), je fis partir de Tarbes le général P. Soult avec cinq régiments de cavalerie et je le dirigeai sur Trie, dans l'objet de couvrir cette route et d'éclairer celle qui conduit de Rabastens à Auch.

» Le général P. Soult m'a rendu compte qu'hier 20, au matin, l'ennemi engagea une très forte colonne d'infanterie et de cavalerie sur la route de Rabastens à Auch, mais que tout à coup la colonne prit à droite (sud) et se dirigea sur Tournay (1). Par un nouveau rapport, le général Soult m'a instruit qu'hier au soir (20) une autre colonne de troupes anglaises, venant de Bordeaux, était arrivée à Miélan. Ce dernier rapport confirme l'avis qui m'a été donné par le général Lhuillier, que la plupart des troupes anglaises et portugaises qui étaient à Bordeaux en sont parties subitement et sont remontées vers Aire, en même temps que les partis qui étaient passés à la rive droite de la Garonne l'évacuaient entièrement et emmenaient avec eux tous les bateaux. *Les derniers mouvements que j'ai faits ont*

---

(1) *Journal de Woodberry*, 18e hussards. — « Arrivé à Rabastens le dimanche, 20 mars, à 4 heures du soir. Parti de Rabastens à 6 heures matin le 21, traverse Castera et Pouyastruc et arrive à Cabanac...

» ... Lord Wellington, par ses manœuvres de la nuit dernière, a obligé Soult... à commencer sa retraite sur Toulouse. A 2 heures du matin nous lui avons coupé la principale route qui y conduit...; l'avant-garde ennemie est à environ 2 lieues de nous : elle consiste en deux régiments de cavalerie... (Mardi, 22 mars). — Après une longue étape de 9 heures à 4 heures, le régiment s'est logé... autour de *Boulogne*, village occupé par Wellington et son état-major... (Mercredi, 23 mars, Montbardon). — Nous avons fait 7 lieues dans les plus mauvais chemins que j'aie jamais vus, dans l'espoir de rejoindre l'arrière-garde de Soult, mais sans succès... (Montblanc, 24 mars, par Lombez.)

donc produit l'avantage d'obliger les ennemis à retirer les troupes qu'ils avaient portées sur la basse Garonne et de ramener le théâtre de la guerre vers les Pyrénées. Je regrette vivement de n'avoir pu obtenir une diversion plus efficace et surtout d'être obligé de me rapprocher de Toulouse pour faire face à tous les corps ennemis qui paraissent prendre cette direction. Lorsque j'y serai rendu, je me préparerai, sans perte de temps à me reporter en avant... » (A. G.)

Le 21 au soir, les deux divisions de d'Erlon s'établissaient à l'ouest de Saint-Gaudens, sur le plateau en terrasse, la gauche à la Garonne à peu de distance de Valentine, la droite prête à prendre position sur les hauteurs de Lasserre. Les divisions de Reille étaient échelonnées à Villeneuve-de-Rivière et à Bordes ; Clausel, avec la division Harispe et la cavalerie de P. Soult, avait quitté Galan et gagné directement Montréjeau, par Franquevielle ; la division Villatte était encore, le 21 au soir, entre Castelnau-Magnoac et Boulogne-sur-Gesse.

Les forces alliées suivaient nos mouvements sur les trois routes de Trie, de Galan et de Saint-Gaudens. Beresford atteignait, le soir, Castelnau-Magnoac ; Hill était à Lannemezan ; une troisième colonne, avec Wellington, à Tournay.

Dans la nuit du 21 au 22, Villatte se dirigeait sur Saint-Gaudens qu'il atteignait le 22 à midi. Il en repartait à 1 heure. L'armée avait commencé elle-même son mouvement au matin. Notre arrière-garde, suivie de la cavalerie de P. Soult, évacuait Saint-Gaudens vers 3 heures, laissant le 10ᵉ régiment de chasseurs en observation sur la terrasse à l'ouest de la ville. Celui-ci était talonné et débordé par la cavalerie anglaise qui, descendant des hauteurs de Lasserre, le forçait à se re-

jeter au delà de la ville ; il se ralliait à l'est de Saint-Gaudens, mais il perdait une centaine d'hommes et il activait sa retraite pour rejoindre sa division. Le 22 au soir, l'armée était établie autour de Martres, près de Cazères. Le 23, elle atteignait Noë et, le 24, Toulouse.

De leur côté, les alliés étaient embarrassés par leurs équipages de ponts et par la grande quantités de bêtes de somme employées au transport des subsistances; ils étaient retardés par le mauvais état des routes où leur armée avait dû s'engager afin de ne pas s'exposer, dans sa marche, aux entreprises toujours redoutées de Suchet : ils avaient donc très lentement suivi notre retraite (1).

Le 22, Beresford n'avait pas encore quitté Castelnau-

---

(1) « ... Des bataillons débiles de femmes et d'enfants sont entremêlés avec les cohortes combattantes. Le soldat ne porte jamais avec lui du pain pour plus de trois jours; il ne suspend point à son dos les marmites et les gamelles; ces ustensiles de cuisine sont chargés sur les bêtes de somme. D'autres animaux de bât portent les équipages des corps, les tentes et le menu bagage des officiers particuliers, les provisions de table et la vaisselle plate des officiers généraux; le dernier sous-lieutenant emploie à son service personnel plusieurs chevaux et plusieurs soldats. Derrière les colonnes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, s'allongent des colonnes de charrettes, sur lesquelles sont entassés de gros bagages, le pain, les farines, le rhum, l'orge, et des piles de foin. Une armée autant embarrassée dans ses attirails se traîne plutôt qu'elle ne marche. Au jour du combat, on trouvera les soldats d'Alexandre. Jusque-là, le luxe dont ils sont surchargés rappelle l'armée de Darius.

» Rien de plus facile que d'éviter, de harasser, de paralyser des troupes qui ont cette *organisation paresseuse*... Une armée anglaise, abandonnée à ses seuls moyens, pourra vaincre : jamais elle ne saura profiter de la victoire; mais s'il arrivait qu'elle fût vaincue à distance de son point de départ, ce ne serait pas seulement un échec qu'elle essuierait, ce serait la plus affreuse des calamités... A combien peu il a tenu, plus d'une fois, que l'armée de la Grande-Bretagne n'éprouvât une catastrophe telle que pas un homme n'échappât pour en porter la nouvelle à Londres !... Un tel ordre de choses circonscrit inévitablement le talent du général en chef... La guerre sera réduite à une série d'actes de vigueur... » (Général Foy.)

Magnoac ; Wellington était remonté à Galan ; Hill était à Montréjeau et la cavalerie de Fane à Villeneuve-de-Rivière.

Le 23, Beresford atteignait Puymaurin, et Wellington, Boulogne-sur-Gesse (1), sur la route de Lombez ; Hill était à Saint-Gaudens.

Le 24, Beresford gagnait Lombez ; Wellington, l'Isle-en-Dodon ; Hill, Saint-Martory.

Le 25, le mouvement des alliés, portant leur aile gauche en avant par la route de Lombez, amenait Beresford près de Saint-Lys, à Sainte-Foy-de-Peyrolières ; Wellington à Samatan, près de Lombez, et Hill à Cazères.

Le 26, Beresford s'établissait vers Léguevin, et Colomiers, sur les deux rives de l'Aussonnette, en face des forces françaises, qui défendaient le ruisseau du Touch, à l'ouest de Toulouse. Wellington était à Saint-Lys ; Hill, à Muret (2).

Le 10 avril (3), le maréchal Soult acceptait la bataille à Toulouse (4), sur le terrain qu'il avait choisi

---

(1) D'après Woodberry, dès le 22.

(2) L'armée espagnole de Freyre arrive, le 3 avril, à Léguevin. (Woodberry.)

(3) Jour de Pâques.

(4) « ... Vendredi, 8 avril. — ... J'espère que nous aurons une bataille et qu'alors nous anéantirons son armée... » (Woodberry.)

L'abdication provisoire de Napoléon est du 4 ; l'abdication définitive est du 11 avril.

Les dépêches échangées entre le maréchal et le ministre arrivaient alors très irrégulièrement, ainsi qu'il ressort de la lettre du ministre à Soult en date du 21 mars : « ... J'ai reçu les diverses lettres... jour par jour, jusqu'à la date du 14 courant inclus. Plusieurs de ces dépêches à compter du 28 néanmoins me sont parvenues d'une manière assez irrégulière, quelques-unes à dates renversées et toutes plus tard qu'à l'ordinaire : je ne les reçois en ce moment qu'à six jours de date... »

Le maréchal n'eut connaissance de l'abdication que le 13 avril, par le colonel Saint-Simon ; mais ce ne fut que le 17 qu'il en fut régulièrement informé par le gouvernement et par le major-

et préparé d'avance. Il avait réussi à gagner plus de quinze jours sur son adversaire; il les avait bien employés en mettant à contribution toutes les ressources de la grande ville et de son arsenal. Les longues marches qu'il avait imposées à l'ennemi dans des routes défoncées, impraticables à l'artillerie, lui assuraient une

---

général de l'Empereur. Le 7, cependant, le gouvernement provisoire lui avait écrit de Paris pour lui en donner avis : il fallait au moins trois jours au courrier direct le plus rapide pour arriver jusqu'à lui; mais les alliés étaient maîtres de la route directe, celle de Montauban. Le 9, toutes les communications étaient interceptées par eux; aucun avis de ce genre n'était encore arrivé jusqu'au général anglais. Comme Soult, il ignora, jusqu'au 13 avril, l'événement survenu.

« ... C'est à l'époque de la campagne d'Austerlitz, écrit Lavallette, directeur général des postes, que je fis usage en grand du système des estafettes, que l'Empereur me commanda d'organiser et dont les bases lui appartiennent. Il avait senti les inconvénients de faire parcourir à un seul homme d'énormes distances. Il arriva plusieurs fois que les courriers, excédés de fatigue ou mal servis, n'arrivaient pas au gré de son impatience. Il ne lui convenait pas non plus de mettre entre les mains d'un seul homme des nouvelles dont la prompte réception pouvait avoir une influence grave et parfois décisive sur les événements les plus importants. J'organisai donc, par son ordre, le système d'estafettes, qui consistait à faire passer par les postillons de chaque station les dépêches du cabinet enveloppées dans un portefeuille dont nous avions, lui et moi, chacun une clef. Chaque postillon transmettait à la station suivante un livret, où le nom de chaque poste était inscrit et où l'heure d'arrivée et celle de départ devaient être relatées. Une amende et des peines sévères, suivant la récidive, punissaient la perte du livret et la négligence du maître de poste à inscrire l'heure de l'arrivée et celle du départ. J'eus beaucoup de peine à obtenir l'exécution de ces formalités; mais, avec une surveillance active et constante, j'en vins à bout et ce service s'est fait pendant onze ans avec un succès constant et des résultats prodigieux. Je pouvais me faire rendre compte d'un jour de retard dans l'espace de 400 lieues; l'estafette partait et arrivait tous les jours de Paris et aux points les plus éloignés, Naples, Milan, les Bouches du Cattaro, Madrid, Lisbonne; et, par la suite, Tilsitt, Vienne, Presbourg et Amsterdam. C'était d'ailleurs une économie relative; les courriers coûtaient, par poste, 7 fr. 50; l'estafette ne coûtait pas 3 francs. L'Empereur recevait, le huitième jour, les réponses aux lettres écrites à Milan, et le quinzième de Naples. Ce service lui fut très utile : il fut, je puis le dire sans vanité, un des éléments de ses succès... »

réelle supériorité en ce qui concerne cette arme. Il s'appuyait enfin dans une certaine mesure sur les forces locales déjà réunies et groupées soit dans la ville même, soit dans le département; il pouvait espérer que le rapprochement du théâtre des opérations, l'intérêt supérieur de la défense nationale, celui même de la propre armée de Suchet, engageraient ce maréchal à lui prêter enfin son concours constamment demandé et toujours refusé malgré les avantages généraux si évidents d'une coopération de toutes les forces actives contre l'armée de Wellington.

Soult, dans cette position, pouvait alors soit se rapprocher de Suchet par Carcassonne, soit se porter sur Lyon par Albi. Il pouvait encore défendre les lignes successives du Tarn et du Lot et se joindre à l'armée de la Garonne, commandée par Decaen, pour marcher sur Bordeaux. Wellington, engagé à sa suite, devait, au contraire, s'affaiblir de plus en plus et voir les difficultés s'accroître autour de lui.

Le maréchal avait déjà établi le général de Loverdo à Montauban avec un corps de troupes formé d'hommes retirés des dépôts. Il y faisait construire une tête de pont, afin de s'assurer un passage pour sa ligne de retraite éventuelle, ce qui lui permettait toutes les combinaisons pour ses manœuvres ultérieures.

Dans l'Ariège, le général Laffitte, à la tête d'une petite brigade de gardes nationaux, avait ordre de pousser des reconnaissances vers Saint-Gaudens et Saint-Martory, sur les communications des alliés. Enfin, Suchet avait prescrit au général Pouget, à la tête de 150 cavaliers du dépôt du 29e régiment de chasseurs, de se porter de Carcassonne sur Castelnaudary, pour annoncer l'arrivée prochaine de l'armée d'Aragon. (Koch; et Suchet à Soult, 6 avril.) (A. G.)

La bataille de Toulouse (10 avril) a déjà été l'objet de très nombreuses études, parmi lesquelles on doit retenir celles de Lapène, Koch, du Mège, l'œuvre de Choumara (1), celle de Napier, le récit du général Lamiraux. Il semble inutile, pour le moment, de l'exposer ici en détails (2).

La bataille ne mettait pas fin à la guerre ; dès le 11, le maréchal était prêt à livrer de nouveaux combats et à continuer les opérations, alors que les armées alliées étaient à bout de forces (3). Le 17, l'abdication de l'Empereur venait désarmer les adversaires en présence. Mais l'action engagée sous Toulouse clôt d'une façon frappante les combinaisons du maréchal en ce qui a trait à la *couverture de Bordeaux*.

Il avait réussi à détourner son adversaire. Pendant les *neuf mois de cette campagne*, il l'avait, depuis Vitoria, sans cesse *entraîné à sa suite;* il l'avait empêché de lancer ses forces dans le centre du pays en s'appuyant à la mer et à la nouvelle base de Bordeaux, que celui-ci convoitait. Il ne lui avait laissé que le court loisir de jeter dans cette ville une entreprise politique avortée. L'insuccès tactique du maréchal à Toulouse, provoqué, d'ailleurs, en grande partie par son manque de décision offensive en dépit d'occasions favorables, correspond cependant sans conteste à un succès straté-

---

(1) *Considérations militaires* sur les Mémoires du maréchal Suchet et sur la bataille de Toulouse, par *Choumara* (2 vol., 2e édition, 1840). Cette œuvre passionnée, mais de valeur et très intéressante, contient le texte *in extenso* d'un grand nombre de pièces officielles.

(2) On lira avec intérêt le travail de M. François Dhers, publié en 1904 par la *Revue des Pyrénées :* « La bataille de Toulouse, d'après les documents les plus récents ». (Toulouse, Privat.)

(3) *Pertes françaises :* 5 généraux, 3.231 hommes, dont 321 tués, 2.369 blessés, 541 prisonniers.
Pertes des alliés : 4 généraux, 4.659 hommes

gique ; il était inutile de faire subir cette épreuve à l'armée française, dans les conditions où elle y fut exposée, puisque le succès stratégique était acquis. Celui-ci ne pouvait, toutefois, devenir complet sans une victoire tactique ; il eût dépendu de Suchet et du Ministre de le rendre tel par la coopération des forces actives disponibles à l'œuvre commune de la défense du pays (1) : il eût fallu savoir renoncer à la conservation des places espagnoles et d'un commandement particulier.

Si l'on examine, en effet, les forces qui auraient pu être disponibles et engagées contre les *52.000 hommes* de l'armée de Wellington, on constate qu'elles atteignaient le chiffre de *72.000* combattants, alors que le maréchal Soult ne parvint à disposer que des *38.000 hommes* (environ) de son armée, aussi bien par la faute du Ministre que par celle du maréchal Suchet.

Ce dernier, en se retirant de Valence, avait alors plus de 30.000 hommes, et le général Decaen en comptait à peu près 25.000. Il avait réparti environ 12.000 hommes dans les places. Le 4 février, après un premier envoi de près de 10.000 hommes à l'armée de Lyon, le maréchal Suchet laissait encore 7.500 à 8.000 hommes de garnison dans Barcelone, sous le commandement du général Habert, et 4.000 hommes environ étaient encore affectés à différentes places. Son armée comptait 12.971 combattants présents sous les armes. Il attendait 10.000 conscrits annoncés et il calculait qu'il pourrait constituer prochainement une armée de 25.000 hommes (Suchet à Guerre, 4 février; de Gerone). Le 11, le Ministre lui avait fait connaître, trop tardivement, que l'Empereur lui laissait *carte blanche*, en ce qui concernait

---

(1) Voir l'*Annexe*, p. 563.

Barcelone, et qu'il était libre de garder avec lui les troupes qu'il jugerait nécessaires, à condition de faire un nouvel envoi de 10.000 hommes à l'armée de Lyon. Le 9 mars, 9.671 hommes étaient mis en route dans cette direction sous le commandement du général Beurmann. Ils allaient être tardivement renvoyés sur la Garonne, après un long détour inutile, qui les éloignait de toutes les opérations entreprises.

Le 24 mars, Ferdinand VII passait la Fluvia en présence des armées françaises et espagnoles, réunies sur les deux rives de la rivière. Nous devions lui faire la remise des places que nous occupions, « *en prenant des précautions et des sûretés* pour la rentrée des garnisons en France, *condition de son retour en Espagne* (1) ». (Ordre du Ministre.) Le 31 mars, le maréchal Suchet se décidait enfin à donner l'ordre au général Habert de tâcher de rallier la garnison de Tortose et de venir le joindre avec les 12.000 hommes dont il pourrait alors disposer.

Le 2 avril, le maréchal Suchet rendait compte au Ministre que Ferdinand VII avait dû faire toutes les tentatives nécessaires pour déterminer les Espagnols à recevoir nos places et à nous renvoyer nos garnisons ; mais les ordres des Cortès et l'influence des Anglais avaient dû rendre inutiles toutes ses démarches. Il exposait les instructions qu'il avait données au général Habert et bien que le Ministre lui eût laissé toute liberté en ce qui concernait Barcelone, il demandait les ordres de l'Empereur pour rappeler Habert, au cas même où ce dernier n'aurait pu être rejoint par la gar-

---

(1) On trouvera *in extenso* le texte du traité, dit de Valençay, conclu, le 11 décembre 1813, entre Napoléon et le roi Ferdinand, au volume III, note n° IV, p. 214 des Mémoires du général Hugo, aide-major général des armées en Espagne. (Ladvocat, édition de 1823.)

nison de Tortose. Complètement égaré sur la nature des opérations qu'il lui aurait fallu poursuivre bien plutôt en groupant sous ses ordres toutes les forces actives disponibles, il ne songeait qu'à la conservation des places dans lesquelles il persistait encore à disperser ses troupes. « ... Tous les jours, plus réduit par la formation de nouvelles garnisons, je ne commande plus qu'à une division. Je suis forcé de laisser encore 3.000 hommes à Figuères (1), par un ordre du 19 mars, et je dois songer à Perpignan... » (Suchet à Soult, 6 avril.)

---

(1) D'après la lettre de Suchet au ministre, en date du 2 avril, il n'a laissé que 1.900 hommes à Figuères; mais il a donné un bataillon à Montlouis : il forme la garnison de Perpignan avec deux bataillons de conscrits (se reporter aux situations données pages 69, 98, 117, 577, 581, 593, 598).

En résumé, les états de situation d'ensemble présentés par Suchet dans ses Mémoires pour son armée fournissent un effectif de 35.588 en novembre 1813 et de 37.268 en janvier 1814. Les relevés de l'Empereur accusent un total de 58.272 en juillet 1813 et de 56.512 en septembre de la même année.

Si on se reporte au détail des effectifs partiels, fournis par Suchet dans ces mêmes mémoires, le relevé donne :

Envoyés en France du 29 novembre au 26 décembre (non compris Pâris), environ.	9.600
Envoyés à Lyon à la fin de février.	10.200
Envoyés à Lyon au 9 mars.	9.600
Garnisons (Barcelone, 8.000 hommes, comprise).....	23.500
Effectif des combattants disponibles au 5 avril 1814 (Mémoires de Suchet).	11.300
Soit, au total.....	64.200

(Le 4 février, Suchet évaluait l'effectif combattant disponible à 12.971. — Voir la note 39, p. 494, tome II des Mémoires.)

D'après le maréchal Suchet (Mémoires, tome II, p. 383, note), la situation et les emplacements de ses troupes étaient les suivants au 5 avril 1814 (Voir page 98 la situation au 14 avril extraite des états des Archives de la Guerre) :

Division Lamarque.

3e	léger.	690 h.	à Alfar.
5e	de ligne.	1.701 —	à Villafant.
14e	—	1.688 —	à Figuères.
60e	—	1.591 —	Id.
121e	—	1.540 —	Villasacra et Villatenim.

Si Suchet, ainsi qu'il l'aurait pu, avait été autorisé en temps utile par le Ministre à rappeler la garnison de Barcelone, ou s'il ne l'avait pas constituée, il eût

---

Réserve du général Mesclop.

11e de ligne.	817 h.,	Llers.
114e —	1.569 —	à la Jonquère et au Pertuis.
143e —	643 —	à Perpignan.

Cavalerie du général Meyer.

29e chasseurs.	519 h., à Villabertran et Figuères.
24e dragons.	569 h., à Toulonges et Perpignan.

Infanterie.	10.239
Cavalerie.	1.088
TOTAL.	11.327 combattants disponibles.

Il estime que, sur ce nombre, il lui fallait compléter la garnison de Figuères avant de repasser les Pyrénées et celles des places du Roussillon s'il avait à s'éloigner de cette frontière. Il estime encore qu'il eût été fâcheux d'abandonner Narbonne sans y laisser garnison. En définitive, les fixations ministérielles pour les places à pourvoir *en France* (voir plus haut, p. 117) s'élevant à 11.350 hommes de garnison, il ne croyait pas pouvoir réduire ce nombre au-dessous de 7.200 hommes. « Même en profitant des dépôts, des convalescents, des malades pour s'aider à former les garnisons, le maréchal Suchet serait à peine parvenu à conserver en campagne la valeur d'une division de 4.000 à 5.000 hommes. » (Maréchal Suchet.)

Enfin Suchet calcule que, la distance de Figuères à Toulouse étant de 63 lieues, « l'armée » ne pouvait franchir cette distance en moins de huit à neuf jours, en doublant même quelques-unes des marches figurant à la carte des étapes.

« ... Ce n'est qu'à la fin de décembre que le duc de San-Carlos est arrivé à Perpignan... La remise du roi Ferdinand VII aux Espagnols avait eu lieu le 25 mars; ainsi la mission du maréchal Suchet était terminée et il restait encore plus de temps qu'il n'en fallait soit pour venir à Toulouse, soit pour se porter sur l'Ariège... Ce n'est point à partir du 5 ou du 6 avril (comme l'écrit Suchet) que les troupes du maréchal Suchet auraient pu se mettre en marche, mais le 26 ou le 27 mars. En supposant qu'il eût fallu huit à neuf marches pour les plus éloignées, elles se seraient trouvées en ligne le 3 ou le 4 avril, c'est-à-dire six jours avant la bataille... » (Choumara.)

L'importance même des détachements considérables que Suchet a dû faire, par ordre, en France et aux armées de l'Empereur, sans que l'ennemi qu'il avait devant lui en profitât soit contre lui, soit pour envahir le territoire de son côté, est une preuve manifeste que le maréchal aurait pu, en tout temps, venir en aide au maréchal Soult et coopérer activement à ses opérations.

encore amené à Soult 13.000 à 15.000 hommes, qui assuraient à ce dernier un effectif au moins égal à celui des alliés. (Voir note 1, page 598.)

Si l'on y avait ajouté les troupes de Beurmann (9.000 hommes), inutilement envoyées à Lyon par le Ministre et rappelées tardivement sur la Garonne, ainsi que 12.000 hommes, au moins, mal à propos dispersés dans les places espagnoles, on fût arrivé à constituer, sous Toulouse, une armée de 72.000 hommes (1) à opposer aux 52.000 combattants de Wellington. Mais les combinaisons n'avaient pas été dirigées, en haut lieu, en vue de la simple utilisation, au but de cette campagne, des effectifs disponibles sur place. Enfin, le maréchal Suchet avait tenu à opérer pour son compte et il croyait avoir contribué à disperser les efforts de l'ennemi contre ses places, alors qu'il éparpillait bien plutôt ses propres forces pour les garder, et qu'il demeurait impuissant à les en faire sortir par des négociations, au moment où le besoin d'une action commune se faisait le plus vivement sentir (2).

---

(1) Nous ne comptons pas dans ce chiffre les 36.000 hommes envoyés en outre à l'armée de l'Est par les armées d'Espagne et d'Aragon.

(2) Voir p. 118, en note, les importantes dépêches de Napoléon au Ministre, et de celui-ci à Suchet, 25 et 27 novembre 1813.

Voir, p. 597, note 1, la dépêche du 11 février 1814 : *Ministre à Suchet.*

Guerre à Suchet (1er mars). — « ... L'état des choses vous autorise à *vous tracer à vous-même votre système d'opérations;* à user de toutes les ressources qui vous restent de la manière qui vous paraîtra la plus utile au service de Sa Majesté, en rassemblant tout ce qu'il y aura de disponible autour de vous et dans les départements limitrophes...

» ... Le seul parti à prendre est de *concentrer vos forces* et de tenir la campagne *sans disséminer dans les places* (à l'exception de celles qui sont indispensables à garder) des troupes qui seraient perdues pour les opérations et n'arrêteraient pas l'ennemi... »

Guerre à Suchet (15 mars). — « ... Il me paraît très important qu'en de telles circonstances vous combiniez de plus en plus vos

Dans toute la région frontière, la *division*, comme elle le fait partout, avait produit son œuvre. Sur tous les points, les *manœuvres de couverture* s'étaient substituées à la MANŒUVRE D'AVANT-GARDE.

La multiplicité du commandement, pour la défense du pays, avait rompu l'*unité de la pensée militaire*. « L'unité du commandement est la chose la plus importante à la guerre. Deux armées indépendantes l'une de l'autre ne doivent jamais être placées sur un même théâtre. » (Napoléon.)

La solidarité dans l'action est la loi de guerre par excellence.

---

opérations avec celles du maréchal Soult et que vous vous prêtiez l'appui mutuel qu'exigent des circonstances aussi critiques... »

Suchet à Soult (6 avril). — « ... Vous paraissez croire que je rendrai un grand service en obtenant le retour de ces garnisons. Peut-être ne penseriez-vous pas ainsi si vous étiez bien fixé sur *le nombre des ennemis que les places occupent*. Les troupes que j'y ai laissées sont pour la moitié composées de conscrits, comme vous l'avez fait à Bayonne... »

VI

Annexe.

Projets formés par le maréchal Soult en vue d'opérations offensives combinées avec la coopération des forces placées sous le commandement du maréchal Suchet. — Objections de ce dernier. — Difficultés rencontrées. — Le maréchal Suchet refuse son concours.

« Une longue expérience m'a montré que les *ordres* que l'on envoie à ses égaux ne sont que des *négociations*. »
(Maréchal Jourdan.)

Quinze jours après son arrivée à Bayonne pour prendre le commandement des armées d'Espagne, le maréchal Soult réclamait le concours du maréchal Suchet et la coopération des armées d'Aragon et de Catalogne aux efforts tentés par l'armée d'Espagne. Pendant les neuf mois de ces campagnes, le maréchal Soult ne cessait pas d'insister auprès du maréchal Suchet sur la nécessité de la concentration de leurs forces contre l'adversaire commun. Il la réclamait encore, sans plus de succès, à la veille de la bataille de Toulouse. Le maréchal Suchet refusait constamment son aide et son concours. Ses atermoiements, ses discussions, les défaites qu'il opposait aux sollicitations de Soult, ses froissements, les erreurs manifestes commises par lui, aussi bien dans l'appréciation des forces ennemies qui lui étaient opposées, que dans l'estimation de ses propres effectifs disponibles, révélaient une *situation particulière*, dont les conséquences furent graves, *si l'on conclut qu'il faut les lui attribuer*. Elle fut, en tout cas, susceptible d'avoir un retentissement profond sur les décisions prises et par suite sur les opérations.

Cette situation particulière méritait donc un examen détaillé. Nous apportons ici les éléments que nous avons réunis à son sujet. L'attention de nos lecteurs se portera certainement sur la dépêche du maréchal Suchet au ministre, en date du 23 août 1813 (p. 570), qui n'a jamais encore été publiée; mais, antérieurement à l'époque qui nous occupe, la mission du colonel Desprez auprès de Napoléon, en 1812, les incidents relatifs à la lettre du maréchal Soult, saisie à Valence, siège du gouvernement de Suchet, les difficultés soulevées au passage de l'armée d'Andalousie sur le territoire de Valence, confirment l'existence de graves dissentiments, sur lesquels le maréchal Suchet insiste dans sa dépêche du 23 août au Ministre; ils remontent à 1810, alors que Soult, major-général du roi, attirait au maréchal Suchet « *des expressions de mécontentement de la part de l'Empereur...* » (Lettre du 23 août précitée.)

Les dépêches de l'Empereur au maréchal Berthier, major-général de l'armée d'Espagne à Paris, en date du 8, du 17 et du 21 février 1810 (correspondance de Napoléon), prouvent que le commandement de Suchet en Aragon était distinct, indépendant du roi et placé sous les ordres directs de l'Empereur, surtout pour l'administration, mais aussi pour les opérations militaires. Cette situation avait été mal définie, et Suchet attribuait au roi Joseph et à son major-général Soult (ordre du 27 janvier 1810) la responsabilité de sa marche sur Valence (1er mars 1810) qui avait abouti à un échec, à une retraite (10 mars) et qui lui avait attiré de *durs reproches de l'Empereur :*

Napoléon à Berthier (Compiègne, 9 avril 1810). — « ... Témoignez au général Suchet mon extrême mécontentement. Il a compromis l'honneur de mes armes et a contrevenu non seulement à mes ordres formels

(12 et 17 février, ordre réitéré d'investir Lérida), mais aux premiers principes de la guerre... Je blâme cette conduite, qui est tout au moins légère... »

(20 avril 1810). — « ... Ecrivez au général Suchet que je suis très mécontent qu'il se soit porté sur Valence...; vous lui témoignerez aussi mon mécontentement de ce qu'il n'était pas devant Lérida dans les premiers jours de mars... Le général Suchet a été, *malgré mes ordres*, à Valence : il en est revenu très légèrement : il a compromis ses troupes... Il est indispensable *que le général Suchet répare ses sottises...* »

Suchet, malgré ses succès subséquents, malgré son élévation au maréchalat et au duché d'Albuféra, n'avait *ni oublié, ni pardonné ces reproches, dont il faisait remonter la cause première à Soult.* Ces ressentiments eurent (on ne peut en douter en lisant sa lettre du 23 août) une influence fâcheuse sur ses décisions en 1813 et en 1814; ils contribuèrent à l'écarter du rayon d'action de Soult; ils prévinrent, en fait, sa coopération volontaire à l'esprit des opérations de l'armée d'Espagne.

En septembre 1812, le colonel Desprez, aide de camp du roi Joseph, avait été envoyé en mission par le roi auprès de l'Empereur. Il devait porter à Napoléon les plaintes du roi contre le maréchal Soult, commandant l'armée du Midi, en Andalousie. Soult, en effet, persuadé que Joseph, en lui ordonnant l'abandon de l'Andalousie, se préparait à séparer la cause espagnole de la politique impériale et à conclure une paix séparée avec les alliés, avait dénoncé le roi à l'Empereur. La lettre de Soult à l'Empereur, *saisie à Valence*, siège du commandement de Suchet, sur le bateau qui la portait, avait été ouverte et remise au roi Joseph. Celui-ci avait eu aussi connaissance que Soult venait de faire part de

ses soupçons à six de ses généraux, réunis par lui pour devenir dépositaires de ces appréhensions (1). Le roi, à son tour, dénonçait Soult à l'Empereur. Il rappelait que ce maréchal s'était compromis en Portugal en paraissant viser la couronne de ce royaume (2); il l'accusait de vouloir constituer maintenant un *royaume d'Andalousie* à son profit (3). Clarke, ministre de la guerre, se hâtait de partager cette opinion (4).

Le colonel Desprez, reçu par Napoléon, à Moscou, dans la nuit du 18 au 19 octobre 1812, écrivait au roi Joseph, à la suite de cette entrevue, le 5 janvier 1813, de Paris : «... L'Empereur me dit qu'il n'avait attaché aucune importance à la lettre du maréchal Soult, qui s'était trompé ; qu'il ne pouvait s'occuper de semblables *pauvretés* dans un moment où il était à la tête de 500.000 hommes et faisait des choses immenses... Il ajouta que *le maréchal Soult était la seule tête militaire qu'il y eût en Espagne...* » Soult venait en effet de proposer au roi, affolé par la perte de la bataille des Arapyles (22 juillet 1812), et dont les mesures étaient à la veille d'achever la perte de l'Espagne, un *projet remarquable* (lettre de Séville, 12 août 1812) basé sur la conservation de l'Andalousie et qui eût sans doute sauvé la situation.

On ne peut omettre de signaler qu'en se retirant de l'Andalousie, en 1812, Soult était passé par la province de *Valence* avec son armée et qu'à l'occasion de ce pas-

---

(1) Soult au Ministre; Séville, 12 août 1812.

(2) Voir Mémoires du général de Saint-Chamans, p. 133, 138, 157; — Mémoires du général Bigarré, p. 244 et suivantes; — Mémoires du général de Marbot, vol. II, p. 364; — Mémoires du général Thiébault, p. 337 et suivantes, p. 344, (à lire).

(3) Voir, à ce sujet, les amusants *Souvenirs de Fée* sur la guerre d'Espagne (1809-1813) p. 129, 135, etc. — Voir : Général Lejeune (éd. 1896), vol. II, p. 84.

(4) Clarke au roi Joseph; lettre confidentielle du 10 novembre 1812. (A. G.)

sage et de l'évacuation sur Valence de ses nombreux blessés, des difficultés graves s'étaient élevées entre lui et *Suchet*.

Le maréchal Suchet déclare, dans ses Mémoires, qu'il était en bons termes avec le maréchal Soult, qu'il n'avait aucun motif personnel de lui refuser son concours en 1813 et en 1814 et qu'il avait au contraire conservé le meilleur souvenir du temps pendant lequel, au camp de Boulogne, il était le subordonné du maréchal Soult. Suchet néglige de mentionner les difficultés de 1810 et de 1812 et les griefs qu'il en conservait (1).

Soult avait été rappelé d'Espagne par l'Empereur à la fin de janvier 1813 et remplacé par Gazan à la tête de l'armée du Midi. Il était revenu en juillet 1813, comme lieutenant-général de l'Empereur, muni de pouvoirs exceptionnels sur toutes les armées en Espagne et substitué au roi Joseph ; la situation particulière de l'armée de Suchet l'isolait seule de cette dépendance, sans que son cas eût été d'ailleurs fixé de façon plus précise.

Soult à Suchet (Sare, 6 août 1813). — « ... J'attendais que les *communications fussent rétablies* pour vous prévenir directement de mon arrivée à l'armée... J'espère que ce sera le *premier des résultats que nous devons attendre de vos opérations* et de celles de l'armée d'Espagne... Je pense que l'ennemi s'est considérablement affaibli devant vous, circonstance qui vous mettra

---

(1) On notera encore qu'*Anthoine*, devenu plus tard lieutenant-général en 1845 sous le nom de baron de Saint-Joseph, et qui avait été *aide de camp de Soult*, était neveu du *roi Joseph* et que sa sœur avait épousé le maréchal Suchet (voir Saint-Chamans, p. 107 et 153).

à même... de *manœuvrer dans l'esprit des opérations de l'armée d'Espagne...* »

Soult au Ministre (Ascain, 8 août 1813). — « ... La diversion serait efficace si l'*armée d'Aragon*, que je présume du côté de Lérida, se portait *avec toutes ses forces réunies sur Saragosse*, d'où elle se mettrait *en communication avec nous par Jaca*, et menacerait la droite de l'armée ennemie. Il est probable que les ennemis feraient un fort détachement pour arrêter sa marche et, dès lors, leur ligne étant dégarnie, il y aurait moins de difficulté à surmonter pour la forcer. Je vais écrire au maréchal Suchet... Il est à espérer qu'il sentira la nécessité de cette manœuvre, laquelle devra toujours avoir lieu pour dégager de l'ennemi les provinces espagnoles situées à la rive gauche de l'Ebre... »

Soult à Suchet (Ascain, 10 août 1813). — « ...Je considère qu'il sera de la plus haute importance... que vous vous portiez, avec la totalité des forces dont vous pourrez disposer, *sur Saragosse*, s'il y a possibilité, ou du moins sur l'Isuela POUR OUVRIR VOS COMMUNICATIONS AVEC NOUS PAR JACA, où est le général Pâris, et ensuite *manœuvrer dans le sens des opérations de l'armée d'Espagne, en menaçant la Navarre et les communications des armées ennemies sur l'Ebre ;* les places de l'Ebre et de la Catalogne vous donnent des appuis assurés. Si l'armée ennemie faisait un gros détachement pour marcher sur vous, alors il dégarnirait sa ligne et j'aurais moins d'obstacles à surmonter pour la fixer. Ces mouvements produiraient infailliblement *notre jonction* et *alors nous pourrions manœuvrer avec avantage*... Il est de la dernière urgence que vous fassiez une *grande diversion* pour ramener le théâtre de la

guerre sur l'Ebre et *me faciliter les moyens de me porter en avant*... Je serai prêt à attaquer les ennemis lorsque je saurai que vous marchez, ou même que je pourrai le présumer selon ce que je remarquerai... »

Soult à Suchet (Ascain, 11 août 1813). — « ...S'il vous paraissait utile de faire quelque modification aux dispositions indiquées..., je vous prierais de m'en instruire le plus promptement possible, et que, dans tout état de chose, vous considériez qu'il faut agir sans différer et que le temps perdu occasionnerait les conséquences les plus graves... »

Soult à Suchet (Ascain, 16 août 1813). — (Insiste encore sur l'urgence de la coopération des deux armées.)

Suchet à Soult (Barcelone, 23 août 1813). — « Le 14, au moment où je partais pour dégager Tarragone, le général Decaen m'a remis à Villafranca votre première dépêche, datée de Sare le 6 août... Sans doute que vous ne connaissiez pas la faiblesse de mon armée lorsque vous avez pensé que des malheurs aussi grands que ceux du 21 juin (Vitoria) pouvaient être réparés par une petite armée, affaiblie par de nombreuses garnisons et tout récemment par 2.000 malades... J'ai assez bien vu les forces de l'ennemi pour connaître combien il deviendrait funeste... d'exécuter la proposition que Votre Excellence regarde comme de la plus grande importance pour le rétablissement des affaires en Espagne... Quand bien même je n'aurais pas acquis la *certitude* que *Hill avait rejoint Bentinck avec 24.000 hommes, que O'Donnell arrivait de la Navarre avec 15.000 hommes*, je n'aurais pu m'empêcher de vous témoigner le danger évident d'un pareil mouvement. Il suffit, pour en être convaincu, de savoir que

les ennemis ont réuni plus de *200.000 hommes* (1) *(sic)* au delà de l'Ebre, que l'insurrection est générale et fortement organisée, et que, si les *11.000 hommes* (*sic*) *qui composent l'armée d'Aragon* (2) tentaient, dans ce moment un mouvement sur Saragosse, ils devraient s'attendre au sort inévitable de Baylen, à trouver partout les ponts coupés, les positions défendues, la population en armes, les moulins brisés, la disette des vivres et l'affreuse nécessité d'abandonner à chaque pas les malades...

» ... Il me reste aujourd'hui 9 petits régiments d'infanterie française, dont 3 réduits, par la maladie, à moins de 800 hommes, 3 régiments de cavalerie ; le général Decaen, après avoir laissé 12 bataillons à Barcelone, 3 à Puycerda, 1 à Olot, 1 à Besalu, 1 à Figuères, n'aura plus de disponibles que 10 bataillons et 3 escadrons. Je dois ajouter à cette force un corps de 2.000 Italiens...

Suchet au Ministre (Barcelone, 23 août 1813) (3). — « ... C'est le 14 août, jour où je quittais Villafranca pour me porter sur Tarragone, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence, que j'ai reçu la première lettre de M. le maréchal duc de Dalmatie, datée de Sare le 6 août. A mon retour, dans la

---

(1) L'effectif opposé aux armées d'Aragon et de Catalogne ne dépassait pas, tout compris, 40.000 à 45.000 hommes à cette date. (Voir les situations, p. 101 à 103.)

(2) Se reporter aux situations, p. 68, 69. L'armée d'Aragon, à cette date, comptait plus de 32.000 hommes ; l'armée de Catalogne environ 25.000, garnisons comprises. Ces dernières pouvaient s'élever, à ce moment, à 12.000 ou 15.000 hommes. En tout cas, l'armée *active* d'Aragon devait avoir un effectif disponible d'au moins 25.000 hommes à cette date, soit environ 40.000 hommes avec l'armée de Catalogne. (Voir encore p. 593, 598.)

(3) Cette dépêche, dont l'importance est si grande, n'a jamais été publiée.

nuit du 20 au 21, son aide de camp, M. le chef d'escadron Choiseul, m'a remis, près de Molins-del-Rey, la seconde, avec un billet chiffré, en date d'Ascain le 10 et le 11 ; et, le même jour, 21, à Barcelone, M. le général en chef comte Decaen a reçu un courrier extraordinaire qui m'a apporté la troisième, en date du 16 août. Je crois devoir remettre à Votre Excellence copie de ces lettres, et y joindre quelques observations sur mes opérations et sur ma position actuelle.

» L'armée d'Aragon, ramenée sur l'Ebre au milieu de juillet par les événements de Vitoria, qu'on ne pouvait ni prévoir, ni savoir à temps, quitta le pays de Valence en y laissant, dans les places, des garnisons approvisionnées. J'étais pressé d'assurer par de pareilles mesures la défense des places de la Basse-Catalogne ; mais, en même temps, j'aspirais à conserver au moins la moitie de l'Aragon, et, sur la foi des intentions que me montrait le général Clausel, je n'hésitai point à me porter, par Alcanitz et Caspé, sur Saragosse, pour me réunir à lui et opérer suivant les circonstances. Obligé de renoncer à ce premier projet et de passer l'Ebre, je revins par Tarragone à Lérida pour essayer encore de joindre et de sauver le général Pâris forcé dans Saragosse. Il était parvenu, heureusement, quoique seul et serré de près, à regagner Jaca.

» Je m'occupai en même temps de l'exécution des ordres de l'Empereur sur Tarragone. Je vins à Barcelone m'aboucher avec le général en chef Decaen ; mais, pour éloigner le moment de prendre des vivres dans cette place, j'établis l'armée d'Aragon dans la plaine de Villafranca, où elle a vécu, non sans peine, en moissonnant et faisant moudre elle-même. Dans cette position, j'avais le double but que m'indiquent vos dépêches du 22 et du 24 juillet, d'être lié à l'armée de Catalogne,

en protégeant Tarragone, et de me conserver, autant qu'il me serait possible, la faculté de tenir la Basse-Catalogne, de manœuvrer sur l'Ebre ou la Cinca, afin d'attendre le résultat des opérations de l'armée principale, que Votre Excellence m'annonçait, avec espoir de succès, devoir bientôt dégager Pampelune, Saint-Sébastien et Santoña, pour se rapprocher ensuite de l'Aragon. Mais, pendant ce temps, lord Bentinck avait passé l'Ebre avec l'armée anglaise, celle du duc del Parque et tous les corps espagnols, laissant seulement de quoi observer les places en arrière : Copons, avec son armée de Catalogne, manœuvrait sur notre flanc ; Mina achevait le siège du château de Saragosse sans obstacle, et Tarragone était de nouveau pressée par une flotte et une armée de 40.000 hommes. Je devais, à tout prix, sauver la place et la garnison ; la coopération du général en chef Decaen qui, en dégarnissant momentanément la Haute-Catalogne, et disposant de la plus grande partie de la garnison de Barcelone, a amené deux petites divisions, m'a permis de le faire par de simples manœuvres. L'ennemi, qui attendait ou recevait un renfort à l'instant même (suivant le rapport n° 1 que je joins ici), a cherché à m'attirer dans ses positions près de la mer ; mais je me suis borné à compléter mon opération, comme Votre Excellence a dû le voir dans ma dépêche de vendredi, le 19 de ce mois.

» Aurais-je pu, d'ailleurs, prendre d'autres déterminations, lorsque je venais de lire dans la première lettre de M. le maréchal duc de Dalmatie *qu'il n'avait pu dégager les places, mais seulement qu'il avait réussi à me dégager, moi, des forces ennemies envoyées sur l'Ebre*. Le *peu de sincérité* que je remarquai dans cette dernière assertion me frappa vivement ; mais *ce qui*

m'a profondément affligé, c'est de voir qu'une grande tentative pour sauver Pampelune avait été manquée. M. le maréchal, dans sa lettre, *affectait vainement de glisser sur ce résultat*, dont *l'importance était cependant majeure*, et *dont la connaissance était nécessaire pour moi*. D'autres récits me parvenaient de tous côtés : Votre Excellence en jugera par l'extrait ci-joint, n° 2, de la *Gazette de Vich*, qui, à travers les exagérations ordinaires, fait connaître, à peu près, les sanglantes affaires du 29 et du 30.

» Peu de jours après, l'aide de camp de M. le maréchal duc de Dalmatie, le chef d'escadron Choiseul, ne m'a que trop confirmé la plupart de ces détails, en m'apportant la deuxième lettre qui a été suivie immédiatement de la troisième. Je ne m'attache point à faire remarquer à Votre Excellence que, le 6 août, M. le maréchal ne me parlait d'abord que de rétablir les communications (chose absolument impossible, puisqu'il était alors à Sare, en France) ; que le mouvement auquel il m'engage, le 11, pour tenter une seconde fois de sauver Pampelune, aurait pu être praticable et plus utile il y a trois semaines, *si, dès son départ pour l'armée d'Espagne, il m'eût informé des projets et des ordres qu'il avait;* car alors, en faisant ce mouvement avant que Bentinck eût passé l'Ebre, je pouvais appuyer ma droite à Jaca, où je trouvais 5.000 hommes, et ma gauche à Saragosse, dont le château tenait encore ; enfin, que, cinq jours après, le 16, il m'écrit de lui faire connaître mes dispositions *quelles qu'elles soient*, et m'annonce, par la même lettre, la retraite du général Pâris des positions de Jaca, d'où il a été repoussé par de grandes forces au delà des Pyrénées.

» Quant à l'exécution en elle-même du plan que me propose aujourd'hui M. le maréchal duc de Dalmatie, à

défaut d'autres ressources dans sa position actuelle, je ne puis l'envisager, ni en entretenir Votre Excellence, sans déclarer qu'elle me paraît la plus dangereuse et la plus funeste au service de l'Empereur, et si, comme il le paraît, elle n'a pour but que d'aller retirer la garnison et faire sauter la place de Pampelune, *il y aurait de la folie de compromettre, pour un tel résultat, les deux armées, les affaires d'Espagne et nos frontières.* La seule route à canon qui me reste pour me retirer est celle de Perpignan; la seule pour m'avancer est celle de Barcelone à Lérida, coupée en plusieurs endroits. En m'avançant par cette route, je n'ai que deux manières d'agir : ou de suivre, si j'ai du canon, le chemin royal de Saragosse, par les bords de l'Ebre; il suffit de jeter les yeux sur la carte et de connaître la position actuelle des armées, pour prédire à l'armée d'Aragon, dans ce cas, le *sort inévitable de Baylen*, avec cette seule différence *qu'elle périrait tout entière*, sinon pour le service, au moins pour l'honneur des armes de Sa Majesté. Il est, je crois, absurde d'approfondir cette supposition. Chercher le passage sur le haut des rivières au revers des Pyrénées ? L'armée d'Aragon trouverait partout les ponts coupés, les positions défendues, la population en armes, les moulins brisés, la disette de vivres et l'affreuse nécessité d'abandonner à chaque pas ses malades; et, pendant que des corps se réuniraient pour la forcer de se rejeter sur Venasque, seul point qui lui reste encore, si toutefois il lui reste, les alliés occuperaient pleinement la Catalogne, bloqueraient nos places, et viendraient sans obstacle *envahir ou menacer notre frontière.*

» *Il m'est impossible*, en réfléchissant de plus en plus au mouvement où M. le maréchal duc de Dalmatie veut m'engager, *de croire qu'il l'ait conçu sérieusement et*

de bonne foi ; il m'a fait répéter, par son aide de camp, les mêmes protestations que vous avez eu la bonté de me faire rapporter par le mien ; et *c'est dans le même moment qu'il médite mon déshonneur, et que sa haine l'aveugle* au point de *ne pas voir qu'il le ferait rejaillir sur toute l'armée que je commande.* J'ai lieu, sans doute, de m'*étonner de ces sentiments*, et Votre Excellence voudra peut-être en douter. Je ne puis, pour les expliquer, que *me reporter à l'entrevue du 3 octobre dernier à Fuente-de-la-Higuera, en présence du roi et du maréchal Jourdan* (1). M. le duc de Dalmatie, qui m'avait serré dans ses bras, ouvrit ses propositions par la demande d'une de mes divisions et d'un régiment de cavalerie, pour marcher aux Anglais, contre qui on était déjà en forces presque doubles, tandis que j'aurais dû par là abandonner la province de Valence à l'armée d'expédition de lord Maitland, débarquée à Alicante. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise et *mon indignation;* et j'y joignis *des reproches sur un ordre itératif qu'il m'avait donné en 1810, comme major général du roi, de marcher sur Valence*, mouvement que j'exécutai à regret, un mois avant le siège de Lérida, et *qui m'a attiré des expressions de mécontentement de la part de l'Empereur.* La confiance avec laquelle Votre Excellence s'exprime dans quelques-unes de ses lettres m'autorise à ajouter que la seconde cause, si ce n'est la première, de cette conduite du maréchal Soult envers moi est, je le sais, dans *le chagrin qu'il éprouva*, à la même époque, *lorsque l'armée du Midi se trouva en contact avec celle d'Aragon.* Notre état de prospérité, les succès qui nous avaient toujours suivis, la bonne administration, le

(1) Voir Fée : *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 171. Fée place, à tort, cette entrevue à Almanza, 25 kilomètres N.-O. de Fuente-de-la-Higuera. Voir : Suchet, *Mémoires*, vol. II, p. 263.

payement de la solde et des traitements, formaient un contraste trop frappant, qui donna lieu à de nombreuses plaintes de la part de ceux qui avaient occupé trois ans la plus vaste et la plus riche province de l'Espagne sans aucun de ces avantages (1). Ces plaintes qui, je puis le dire, étaient publiques et générales, *ont donné lieu à un dépit, qu'il y a de l'injustice à reporter sur moi, mais dont le ressentiment dure encore, puisqu'il m'est impossible d'en méconnaître les traces.*

» Le service de l'Empereur, pour lequel je suis prêt à tout faire partout où Sa Majesté daignera me placer, me touche plus que les autres considérations, et je ne pousserai pas plus loin ces détails *particuliers*. Il me reste à dire à Votre Excellence que, dans ce moment, mes soins les plus pressants sont pour la place de Barcelone, dont il faut assurer la défense; je vais lui adresser un rapport là-dessus. La subsistance et la santé de l'armée ne m'occupent pas moins ; mais la situation, à tous égards, est loin d'en être satisfaisante.

» J'ai prévenu Votre Excellence que je serais forcé de me rapprocher des frontières ; je commence à en éprouver le besoin ; je ne trouve plus de blé ; des réserves de viande, ménagées pendant deux ans, finissent, et le pays n'offre aucun moyen de remplacement. Pardessus tout cela, la santé de l'armée se trouve, pour la première fois, attaquée d'une manière presque subite ; en quinze jours, plus de 1.800 soldats sont tombés malades, et je suis menacé d'en avoir un plus grand nombre. J'en attribue la cause à la grande chaleur et à l'activité de cinq mois de campagnes. Votre Excellence verra par le rapport n° 3 des médecins de l'armée,

---

(1) Voir Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 168.

que les maladies n'ont aucun caractère alarmant. Je me propose de placer mes divisions sur le Llobregat, si je puis trouver à les nourrir, et de me reployer plus loin, si je ne puis faire différemment.

» Par la rapidité des maladies, je me trouve réduit à 10.000 baïonnettes, sans certitude de me maintenir. Il est vrai que j'ai cru devoir rendre à l'armée de Catalogne les troupes portées dans l'état ci-joint n° 4, s'élevant à 2.757 hommes.

» Les événements de la fin du mois dernier près Pampelune m'ôtent l'espérance de me rapprocher de l'Aragon ; mais s'ils n'eussent pas eu lieu, l'*état de faiblesse de l'armée de Catalogne me commanderait de rester dans cette province*, puisque *le général Decaen m'assure* qu'après avoir complété la garnison de Barcelone à 8.000 hommes, *il ne lui restera pas plus de dix bataillons* à pouvoir faire agir. S'il arrivait donc que l'ennemi tentât de nous rejeter sur les frontières, Votre Excellence verra que *je ne pourrais pas réunir plus de 16.000 à 17.000 hommes*, en y comprenant l'artillerie et la cavalerie. Je dois donc d'avance vous faire envisager ma position, qui sera bien pénible jusqu'en octobre, pour la santé du soldat, et bien difficile pour les subsistances, si Votre Excellence n'ordonne pas promptement que des approvisionnements en blé soient dirigés sur Gérone. »

Soult à Guerre (Saint-Jean-de-Luz, 2 septembre 1813). — « ... L'aperçu que le maréchal Suchet donne des forces dont il peut disposer pour une campagne me démontre aujourd'hui que ma proposition était inacceptable et je reconnais avec peine que, de part et d'autre, il y a insuffisance de moyens pour rétablir les affaires en Espagne... si, par de prompts renforts les armées

d'Espagne et d'Aragon ne sont pas mises à même de reprendre décidément l'offensive, et, si, par une *concentration de moyens*, on ne se détermine aussitôt à porter un coup décisif... Le maréchal Suchet exagère le nombre des forces ennemies qui lui sont directement opposées car, *si cela était, l'ennemi ne l'aurait pas laissé parvenir sans coup férir avec 15.000 ou 18.000 hommes jusqu'à Tarragone pour en retirer la garnison*, à moins qu'il (Suchet) ne comprenne, dans son énumération, la totalité de l'armée combinée... Il s'agit... de chercher à éloigner le théâtre de la guerre des frontières de l'Empire, en portant secours aux places d'Espagne..., investies ou assiégées... J'ai fait des tentatives pour parvenir à ce résultat; la première devait réussir; le succès m'est échappé. Je me suis livré à la seconde entreprise;... je n'avais pas une grande confiance dans son résultat et *j'ai toujours considéré comme dangereux tout projet d'opérations par la grande route qui passe à Irun, à moins qu'un autre corps ne fît une puissante diversion vers la Navarre et l'Aragon*... Il est aussi extrêmement difficile de déboucher sur Pampelune par la vallée de Roncevaux ; on ne peut plus penser non plus à vouloir porter le théâtre de la guerre au delà de l'Ebre en dirigeant les opérations par la Catalogne. Ainsi, les idées sont ramenées sur l'Aragon et la Navarre ; mais, pour cela, *il faudrait se déterminer à une concentration générale de tous ses moyens*...

» ...Je propose de *se préparer à déboucher avec 70.000 hommes* effectifs *dans le courant du mois d'octobre*... en Aragon *par Jaca* et ensuite de se diriger, soit sur la Navarre par la vallée d'Aragon, soit sur Saragosse. Cette armée serait composée par la *totalité des troupes disponibles des armées d'Aragon et de Catalogne... et par la majeure partie des troupes de l'armée d'Espagne*,

lesquelles seraient remplacées par la plus forte partie des 30.000 hommes de renfort qui sont annoncés (1).

» La réunion... aurait lieu *entre Tarbes et Pau ;...* on se préparerait de suite à pouvoir emmener 100 pièces de canon de campagne, dût-on leur faire *franchir les passages difficiles en traîneaux* et faire confectionner ceux-ci à Paris, pour ensuite les envoyer en poste au point de réunion.

» Les armées de Catalogne et d'Aragon pourraient fournir... 20.000 hommes; l'armée d'Espagne fournirait... 35.000 hommes; peut-être même 40.000, suivant le nombre des conscrits qui lui seraient destinés, et 10.000 ou 15.000 recrues de la levée annoncée. Le surplus des 30.000 hommes de renfort serait donné : 10.000 ou 15.000 hommes à la partie de l'armée d'Espagne qui resterait en position en avant de Bayonne et 10.000 hommes pour aller former un corps d'observation sous Gérone...

» Je ne fais entrer dans le calcul des 70.000 hommes que l'infanterie, car la cavalerie et l'artillerie seraient en sus, ce qui porterait l'armée agissante à 80.000 hommes. Une armée ainsi composée... serait en mesure de se battre contre toutes les armées ennemies, fussent-elles réunies, et elle obtiendrait probablement l'avantage de pouvoir attaquer isolément ces armées, si son mouvement était fait *avec rapidité* et surtout si les préparatifs étaient tenus *assez secrets pour que l'ennemi ne pût les connaître*... Il serait *indispensable d'entrer en opérations avant le 15 octobre*, car, passé cette époque, les neiges et les mauvais temps de l'hiver rendront, jus-

---

(1) Si le projet de réunir les deux armées en Aragon eût été mené à bonne fin, il aurait certainement contraint Wellington à repasser l'Ebre...

» Wellington ne *cessa de surveiller activement Suchet*, car il était bien convaincu que la véritable ligne d'opérations était vers l'Aragon et la Catalogne... » (Napier.)

qu'à l'année prochaine, les passages des montagnes impraticables... Il n'y aurait pas un moment à perdre pour se préparer à l'exécution...

» S'il n'est pris promptement des mesures pour *porter le théâtre de la guerre en Espagne*, il faut s'attendre à soutenir avec désavantage une guerre défensive sur nos frontières; et, pour les préserver d'une invasion, il faudra *beaucoup plus de monde* que n'en exigera une guerre offensive au delà des Pyrénées, où il faut à tout prix se porter incessamment pour empêcher les armées ennemies de s'accroître d'une manière effrayante comme elles le font. »

Soult à Suchet (Saint-Jean-de-Luz, 3 septembre 1813). — « J'ignorais votre situation, lorsque j'ai pris le commandement ; le ministre de la guerre n'avait, sur vos opérations, que des nouvelles très anciennes ;... j'ignorais quel nombre de troupes vous pourriez mettre en campagne après avoir pourvu à la défense des places de guerre et des postes militaires... C'est dans cette situation que je vous ai écrit les 6 et 11 août et que je vous ai fait la proposition d'un mouvement en avant de Lérida. Si j'avais été instruit, comme à présent, de ce qui se passe en Basse-Catalogne et de l'état de vos forces, je ne vous aurais pas fait cette proposition qu'aujourd'hui je reconnais être inexécutable...

» ...1° Il est positif que le mouvement sur Pampelune, que je fis dans les derniers jours de juillet, obligea Wellington à rappeler les troupes qu'il avait envoyées vers Saragosse, lesquelles étaient commandées par le général Hill ; il l'a dit lui-même dans ses rapports, et depuis il n'a point fait d'autres détachements dans cette direction. Le général Hill est aujourd'hui à Roncevaux, où il commande la droite de l'armée qui m'est opposée.

» 2° O'Donnell, qui, lors de mon mouvement, était

avec des troupes sous ses ordres dans la Navarre et formait l'investissement de Pampelune, est parti, il y a seulement cinq jours, *de sa personne*, pour se rendre à Madrid : la totalité des troupes qu'il commandait sont restées campées sur les hauteurs d'Echalar, en face d'un de mes camps... Il n'est pas douteux que... si les armées d'Aragon et d'Espagne restaient sur la défensive dans leurs positions actuelles, nous aurions de nouveaux malheurs à déplorer et nous éprouverions le désagrément de voir toutes les places assiégées tomber au pouvoir de l'ennemi.

» Ce n'est donc que *par la concentration générale de nos moyens* que nous pouvons espérer de changer le théâtre de la guerre et d'obtenir de nouveaux succès... [Le maréchal expose le projet, dont il a entrenu le ministre dans la dépêche du 2 septembre, c'est-à-dire concentration des armées d'Aragon, de Catalogne, d'Espagne entre Pau et Tarbes avant le 15 octobre et offensive par Jaca, etc.]

» Je viens de recevoir votre lettre du 28. Je vois, par l'état qu'elle renferme et par celui que le général Decaen m'a adressé, que *les forces disponibles que vous pourriez emmener*, y compris celles du général Pâris qui vous joindraient, dépasseraient *26.000 hommes*... L'armée d'Espagne pourrait en fournir de *40 à 45.000*, tout compris ; ainsi nous serions bien près de la force que j'ai indiquée. »

Suchet à Soult (Villafranca, 16 septembre 1813). — « ...Vous me proposez un plan très hardi qui, en principe de guerre et dans tout autre lieu que sur les frontières de l'Empire, pourrait présenter un espoir de succès ; mais les dangers qui l'accompagnent sont d'une telle gravité que je ne puis m'empêcher de vous l'exprimer...

» ...Bentink, qui peut disposer de 50.000 hommes, appuyés par une flotte, ne manquerait pas de suivre ma marche et pénétrerait bientôt à Narbonne, à Carcassonne, au canal du Midi, etc..., et en évitant toutes nos places fortes (1).

» ...*Le passage d'Oloron à Jaca, où vous proposez de faire passer un train de cent pièces d'artillerie, est impraticable pour toute espèce de voiture* (2) *et il n'est pas au pouvoir des hommes d'en changer la forme en travaillant avec activité pendant un an.* L'infanterie et la cavalerie éprouvent souvent de grandes difficultés dans ce passage et y sont quelquefois arrêtées deux ou trois jours par les tourmentes qui y règnent; dans tous les cas, ces deux armes peuvent seules opérer par ce point; vous pouvez en acquérir facilement la certitude sur les lieux.

Il m'en coûte de n'avoir que des objections à faire quand, sans doute, il faut agir; *mais, enfin, s'il faut adopter un plan offensif*, j'essaierai de vous en présenter un... Dès que le ministre m'autoriserait à abandonner les places de Catalogne à de faibles garnisons, à laisser la route royale et tous les débouchés sur la France sans troupes, je proposerais une nouvelle orga-

---

(1) « Suchet venait, au col d'Ordal (12, 13 septembre 1813), de donner une preuve de sa force contre Bentinck.

» Le successeur de Bentinck n'avait plus qu'un pouvoir et un rang moindres : son armée, mal payée, ne tirait ses moyens de subsistances et ses vivres que de la flotte; il était en butte à la jalousie des généraux espagnols et aucun d'eux ne lui eût prêté franchement son concours. Il n'était *aucunement en état de menacer sérieusement la France.*

» C'est une des fautes les plus extraordinaires de cette guerre, que d'avoir, dans ces circonstances si graves, et alors qu'on tenait toutes les places du pays, laissé paralyser ainsi 50.000 à 60.000 hommes des meilleures troupes françaises... » (Napier.)

(2) Voir ci-après note 3, p. 584, les documents d'*enquête*, que nous avons réunis, au sujet du chemin de Jaca à Oloron, à cette époque.

nisation des armées d'Aragon et de Catalogne... Aussitôt que je recevrais ordre de disposer de ces deux corps d'armée, qui, par cette organisation, seraient de 30.000 hommes présents, je pourrais marcher contre les Anglais, je me porterais rapidement sur Lérida avec cent pièces de canon... j'arriverais en Aragon sur le Gallego pour vous donner la main, en même temps qu'avec votre infanterie et votre cavalerie *vous déboucheriez par Jaca*. Alors commenceraient des difficultés qu'il serait possible de surmonter avec de la persévérance, car la *route de Sanguesa à Pampelune est impraticable à l'artillerie* dans l'espace de quelques lieues. Il en est encore une... c'est l'*impossibilité absolue de se procurer des vivres* sur les lieux : il faudrait de toute nécessité que le ministre assurât aux armées de Catalogne et d'Aragon au moins *deux mille bœufs* à leur départ. Je remets à Votre Excellence le rapport du général d'artillerie, qui présente l'*état du personnel et des chevaux d'artillerie qu'il serait nécessaire d'envoyer en Catalogne* pour assurer le transport des cent bouches à feu qui devraient marcher avec l'armée.

» Votre Excellence sentira que si, par notre réunion, nous parvenions à battre Wellington et à lui faire repasser l'Ebre, *alors les armées d'Aragon et de Catalogne ne pourraient pas s'étendre au delà de Saragosse, puisqu'elles auraient à revenir sur l'ennemi, à conserver de nombreuses places* et, par-dessus tout, à prévenir ou arrêter toute invasion sur le *territoire français*...

» Je conçois, qu'en prolongeant la défensive, les places attaquées sont exposées à tomber ; mais cet inconvénient peut-il être mis en balance avec celui qui résulterait de la *perte de deux armées?* La France ne pourrait pas les remplacer dans ce moment et leur défaite ouvrirait l'Empire à nos ennemis... »

Soult au Ministre (Saint-Jean-de-Luz, 27 septembre 1813). — «... Le maréchal Suchet considère le plan d'opérations que je lui ai proposé le 4 de ce mois comme inexécutable et... il propose lui-même le premier projet que je lui ai communiqué, contre lequel il s'est fort récrié... Il oublie... qu'en combattant le premier projet il m'a expressément dit que, ne pouvant faire vivre les troupes dans la Basse-Catalogne, il se porterait sous Gérone aussitôt qu'il aurait fait entrer un nouveau convoi à Barcelone : il est probable que ce mouvement rétrograde ne présentait pas alors, pour lui, les mêmes conséquences qu'aujourd'hui. En effet, à cette époque, il paraissait persuadé que Bentinck lui opposait directement une armée de *100.000 hommes ;* elle n'était plus que de *50.000* au moment où il m'écrivait le 16 de ce mois, et mon aide de camp (Bonneval) qui l'a vue et qui a recueilli des renseignements sur sa composition, m'assure qu'elle est bien de *25.000 à 30.000*, dont 10.000 Anglais ou Siciliens ; le reste est formé par divers corps espagnols (1). Votre Excellence se rappellera que je lui ai rendu compte que l'armée espagnole du duc del Parque, qui était avec Bentinck, avait joint l'armée alliée, commandé par Wellington et que son arrivée devant Pampelune a été annoncée (2)... D'après *tous les renseignements que j'ai recueillis* et les *reconnaissances qui viennent de m'être présentées, le maréchal Suchet exagère les difficultés qu'il y a à surmonter* pour rendre la *communication d'Oloron à Jaca praticable pour l'artillerie* (3).

---

(1) Voir la situation à cette date, p. 101, 102.

(2) Exact. Voir p. 120.

(3) Le maréchal Soult avait alors à son armée Clausel et Pâris, qui venaient précisément de passer par ce chemin, sans leurs canons, mais *avec leurs troupes*, et qui pouvaient le renseigner. (Voir p. 115.)

L'auteur a trouvé d'intéressants renseignements sur la route

» ... Je vois avec un vif plaisir que le maréchal Suchet est disposé à concourir à l'exécution d'un projet offensif qui aurait pour but d'éloigner les ennemis des

---

en question, à cette époque, et en hiver, dans un des *carnets* de route du lieutenant-général Trézel, son arrière-grand-père. Revenu à la fin de 1809 de Perse, où il avait fait partie, comme ingénieur-géographe, de la mission Gardane (études de préparation de la marche contre les Indes), Trézel, alors capitaine, avait été attaché en qualité d'aide de camp au général Guilleminot. D'abord en mission de Strasbourg à Vienne, puis en Illyrie avec cet officier général, il l'avait accompagné en Catalogne, en 1810; il avait pris part, sous les ordres du maréchal Macdonald, commandant l'armée de Catalogne (7e corps), dont Guilleminot était le chef d'état-major, aux opérations autour de Gérone, Barcelone, Réus et Tarragone, Cardona, Lerida et à celles destinées à couvrir les sièges de Mequinenza et de Tortose, entrepris par le général Suchet à la tête de l'armée d'Aragon (3e corps). Il rentrait en France avec le général Guilleminot en février 1811.

(*Livret du 9 mai* 1810 *au* 21 *février* 1811, à l'armée de Catalogne). — Partis de Lerida le 10 février 1811 avec le général Guilleminot... Fraga... Candasnos... Bujaraloz... Pina... Saragosse... Huesca... Bolea... Rasal. Ils ont laissé à leur gauche la route carrossable de Saragosse à Jaca et ont pris par la montagne « parce que des bandes d'insurgés avaient paru dans cette ville deux ou trois jours auparavant.

» *Le* 14 *février*. — Partis de Rasal, mauvais village sur la rive droite de la (Garoneta ou Garonal), avant le jour et arrivés le soir à Jaca. On remonte la rive gauche de la rivière de (Gallego), presque toujours à mi-côte et entre des buissons et des arbres.

» A une heure et demie de Rasal, un petit village.

» A deux heures et demie, pont de bois peu solide. On le passe et on redescend ensuite la rivière pendant une demi-heure; après quoi on tourne à droite pour monter au village de (Javierrelatre?) plus considérable que le premier.

» Nous en trouvâmes encore un troisième une heure et demie après; c'est le plus peuplé (Ara?). On se dirige toujours sur une montagne isolée, qui s'offre perpendiculairement à la direction de la route et est la plus haute de celles qui l'entourent (Peña de Oroel, 1.760 mètres). Il y avait quelques taches de neige. Nous passâmes au pied de cette masse en la laissant à droite et commençâmes alors à descendre vers la plaine de Jaca, dont on aperçoit quelques parties; nous eûmes une descente affreuse, une demi-heure avant d'arriver au pied de cette montagne, au moment où nous trouvâmes la grande route.

On ne peut apercevoir Jaca qu'une heure avant d'y arriver, parce que cette ville est placée à droite et derrière les montagnes. La plaine de Jaca est fort jolie, fermée partout par de

frontières de l'Empire et de porter le théâtre de la guerre en Espagne : les propositions qu'il fait à ce sujet, qui sont absolument celles du premier projet que je lui ai

---

hautes montagnes et arrosée par une rivière et plusieurs gros ruisseaux; elle contient au moins douze gros villages. Sa longueur de l'est à l'ouest est de trois lieues environ et sa largeur d'une et demie. Jaca est fermée et a un fort, à 50 toises des murs, auquel on communique par une caponnière entourée d'excellentes palissades droites. Ce fort est en bon état, pentagonal, avec des ouvrages saillants à chaque angle. M. (Renouvier?) (*), chef de bataillon au 14e de ligne, gouverneur de Jaca, avait succédé à l'adjudant-commandant Lomet et venait d'achever une expédition contre les bandes de Solano et de Cantavero. Le premier était colonel de ligne; le second, un faiseur de cruches, marqué sur l'épaule pour des vols, mais qui avait été mis en liberté lors du siège de Saragosse et qui, depuis, avait rassemblé une bande et faisait la guerre pour son compte dans les montagnes frontières de la Catalogne et d'Aragon. Les deux bandes venaient d'être dispersées. Le Cantavero blessé avait eu beaucoup de peine à s'échapper à pied et sans chapeau : il s'était retiré à Tarragone. On venait de lever 1.100.000 francs sur les districts des montagnes. Nous eûmes 15 hommes d'escorte, chasseurs des montagnes, pour aller à Canfranc.

Le 15 *février*, parti de Jaca, 4 heures. — Canfranc, village d'une vingtaine de maisons régulièrement situées, sur la rive droite de l'Aragon, que l'on remonte pendant deux heures et demie par sa rive droite et ensuite sur la rive gauche, en passant un pont de pierre près d'un rocher remarquable et de trois gros ruisseaux affluents, dont les deux premiers de la rive droite et le troisième de la rive gauche. On repasse sur la rive droite en entrant à Canfranc.

Le 15, parti de suite de Canfranc; petite escorte de 6 hommes jusqu'à Urdos (1.140 âmes), premier village français. On remonte toujours l'Aragon d'abord sur la rive droite et presque toujours à mi-côte : le chemin est fort pénible et rempli d'eau par la fonte des neiges. Le col du port de Canfranc (**) est praticable toute l'année pour les mulets : on n'est arrêté que par les orages de l'hiver, mais seulement pendant le temps de la tourmente qui dure quelquefois plusieurs jours. Ce port est le

---

(*) D'après les mémoires de Suchet, p. 148, vol. 1, le chef de bataillon *Renouvier, commandant à Jaca*, avait fait, en mai 1810, 150 prisonniers dans une expédition sur Arens. Page 101, vol. 1, Suchet parle du chef de bataillon *Deshorties*, sorti de Jaca avec le bataillon des *chasseurs de l'Ariège*, vers mars 1810. Voir au sujet de Deshorties, plus haut, p. 335, note 1 et ci-après 587.

(**) La belle route actuelle, au Somport ou port d'Urdos.

soumis, me paraissent donc concilier toutes les opinions et je les adopte avec empressement en priant Votre Excellence de vouloir bien *obtenir de l'Empereur que des*

---

plus fréquenté de ceux des Pyrénées. Le col n'offre pas de grandes difficultés; ses pentes ne sont point trop abruptes : seulement, les neiges étant fort amolliés par l'eau de la saison, les chevaux y enfonçaient parfois jusqu'au ventre. On trouve au sommet un vieux château ruiné. Le passage difficile ne dure qu'une heure et demie. A une demi-heure au delà du sommet, du côté de la France, on trouve une auberge; et une seconde, une grosse demi-heure plus loin; le village d'Urdos, sur la rive droite d'une rivière (gave d'Aspe), qui va à Oloron, où elle se joint au gave d'Oloron et court ensuite se perdre dans l'Océan à Bayonne (par l'Adour).

D'Urdos nous allâmes coucher à Bedous, justice de paix, 1.517 âmes. On travaille à une belle route carrossable entre Bedous et Urdos; elle doit aller jusqu'à Jaca.

Le 16 *février*, partis de Bedous. — Arrivés le soir à Pau (12 lieues) en passant par Oloron. Nous prîmes la poste à Pau.

Le 17, coucher à Bazas. Le 18, le débordement de la Garonne nous obligea de nous embarquer à Langon sur un gros bateau. En partant à 9 heures, nous arrivâmes avant 1 heure à Bordeaux; il y a quelques îles dont les courants demandent de l'attention de la part des mariniers. Le 18 février, partis de Bordeaux à 5 heures du soir, c'est-à-dire que nous étions alors de l'autre côté de la Garonne; il n'y a encore que les deux culées du pont qui soient construites.

Arrivés à Paris, le 21, à 3 heures... » (Archives de l'auteur.)

« Vers la fin d'août 1812 », écrit le colonel de Gonneville dans ses *Souvenirs*, « je fus désigné pour conduire en France un détachement d'hommes à pied de mon régiment qui allaient chercher des chevaux au dépôt de Niort... La colonne, dont mon détachement devait faire partie, fut organisée sous le commandement du général Montmarie, qui se rendait aux eaux de Barèges. Elle se composait d'à peu près 2.000 personnes. Il y avait une quantité... de VOITURES et de bêtes de somme.

» ... Nous avions une *longue file de voitures*...

» ... Le général Rey, qui commandait à Saragosse, prit 6.000 hommes... et nous escorta jusqu'à *Jaca*... Nous traversâmes une espèce de désert, parsemé de plusieurs centaines de squelettes. C'étaient des Polonais qui, un an avant, avaient succombé là en rejoignant l'armée... La plus grande partie avait péri après s'être rendue, car presque tous avaient un trou de balle dans le crâne... Je trouvai à Jaca... le chef de bataillon Deshorties, commandant la place de Jaca, et les chasseurs des Pyrénées, troupe intrépide, infatigable et qui, à elle seule, avait toujours maintenu libre le passage de la montagne... *En partant de Jaca*, on commence à monter rapidement pour passer les Pyré-

ordres soient donnés en conséquence ; le résultat en sera d'autant mieux assuré, l'effet en sera plus tôt sensible et j'aurai moins de difficultés à surmonter pour débou-

---

nées, très étroites en cet endroit, puisque, le même jour, *nous allâmes coucher à Oloron :* ... cela fait à peu près 18 lieues...

» Le général Rey et son escorte nous avaient quittés la veille de notre arrivée à Jaca... »

Il résulte de ce récit que les *voitures* passaient par le col au moment de la bonne saison. Plus loin, Gonneville rapporte encore que son camarade Pompei avait mis 5.000 francs en écus dans un sac à avoine, lié d'une ficelle et jeté « *sur l'une des cent* VOITURES qui formaient le convoi, lesquelles recevaient, outre leur chargement rationnel, les hommes fatigués... »

« ... *En traversant les Pyrénées, d'Oloron à Jaca,* je rencontrai (août 1812) un convoi de VOITURES *de maîtres* et plusieurs dames de la cour... Je fis toute diligence en les quittant pour arriver à Saragosse avant la nuit, parce qu'à Jaca le commandant de cette place m'avait annoncé qu'une bande de brigands faisait, depuis huit jours, de nombreuses patrouilles sur cette route. A 2 lieues de Saragosse, dix hommes à cheval me poursuivirent presque jusqu'à l'entrée de la ville... Nous avions de mauvais chevaux et point de cartouches pour charger nos pistolets... » (*Mémoires du général Bigarré,* aide de camp du roi Joseph.)

Le *livre des postes d'Espagne,* de 1810 (Picquet et Espinalt y Garcia) et la carte qui l'accompagne indiquent cette route de Saragosse à Oloron comme route de poste *non montée,* c'est-à-dire que les relais n'y avaient pas de chevaux de poste ; mais que les magistrats y étaient tenus de fournir, dans les conditions de l'entreprise, les chevaux nécessaires aux voyageurs, en payant aux propriétaires les droits de poste. Les relais indiqués étaient ceux de Saragosse, Zuera, Gurea, Ayerbe, Anzanigo, Bermues, Jaca, Canfranc, Urdos, Bedous, Oloron.

« Le gave d'Oloron, qui crée la vallée d'Aspe, pleine de villages et de cultures, a livré passage, dès l'époque romaine, à la voie qui desservait Saragosse. Lors des invasions arabes, cette route était constamment pratiquée. » (M. l'ingénieur Decomble.)

« En général, dans les Pyrénées centrales, dès qu'un col atteint l'altitude de 1.500 mètres, on peut compter, à ses abords, sur 2 à 3 mètres d'épaisseur de neige pendant l'hiver ; le passage y est interrompu pendant trois mois. A 1.900 mètres, l'épaisseur augmente et le passage régulier du col est coupé pendant cinq ou six mois. » (M. l'ingénieur Decomble.)

Le col de Somport est à l'altitude de 1.632 mètres.

« Sur les routes inachevées à travers les Pyrénées centrales, on pourrait, avec des bœufs ou des mulets, se servir de véhicules ayant l'essieu de devant monté sur deux roues basses, tandis que l'essieu de derrière repose sur deux patins de traîneau

cher par Jaca. Ensuite, lorsque nous aurons obligé Wellington... à repasser l'Ebre, il sera tout naturel que le maréchal Suchet retourne à ses opérations, suivant le concert qui sera établi entre lui et moi...

» ...Il est très vraisemblable que la place de Pampelune sera sauvée, si le projet dont il s'agit est immédiatement entrepris...

» ...D'après le rapport que M. le général Valée a fait au maréchal Suchet le 19 de ce mois, je vois que, dans les places de la Catalogne, il y a tout le matériel d'artillerie que l'on peut désirer, même en caissons, pour un équipage de cent pièces de canon avec un approvisionnement et demi ; cela est un très grand avantage dont nous profiterions lorsque les deux armées seraient réunies sur l'Ebre... Malgé les observations du maréchal Suchet, *j'espère faire passer par le col de Jaca une partie des canons de l'armée ;* d'ailleurs, lorsque nous serons réunis, on pourrait toujours envoyer chercher, à Lérida, Mequinenza, et même Tortose, les canons qui manqueraient. Ainsi chaque armée garderait ses moyens en artillerie ; car il serait imprudent, dans la situation où je me trouve, pouvant être attaqué à tout instant, de faire un pareil détachement... Je ne serais pas d'avis que j'envoie en Catalogne le personnel d'artillerie et les 1.400 chevaux du train que le maréchal Suchet voudrait avoir d'augmentation...

» Voilà donc à la disposition du maréchal Suchet tous les moyens qu'il demande pour former le corps actif qui serait directement sous ses ordres et dont la force s'élèverait au moins à 30.000 hommes :... ce corps aurait la faculté de battre toutes les troupes ennemies qui

---

aux nœuds de hêtre. C'est ainsi que, dans les Alpes d'Allevard, on descend jusqu'aux routes charretières des chargements de 1.200 kilogrammes de minerais de fer; quand on rejoint la route charretière les deux petites roues de derrière sont remises en place. » (M. l'ingénieur Vaussenat.)

sont en Basse-Catalogne et de forcer Bentinck à se rembarquer ou à repasser l'Ebre ; ensuite le maréchal Suchet se porterait sur le Gallego, où notre jonction s'opérerait... Je ferais en sorte d'amener 45.000 hommes tout compris, ce qui porterait l'armée d'opérations sur le Gallego à 75.000 hommes, laquelle pourrait... pousser jusqu'à Sanguesa et Tudela, mouvement qui obligerait Wellington à quitter la Navarre et à se porter sur l'Ebre. Dès lors le corps d'observation de 20.000 hommes que j'aurais laissé pour garder la ligne en avant de Bayonne, et qui se serait réuni à Saint-Jean-Pied-de-Port, se porterait en avant et se dirigerait, par le col de Roncevaux, soit sur Pampelune, soit sur Aoiz et Urroz pour s'appuyer à la droite de l'armée d'opérations qui serait à Sanguesa. Je ne pense pas que ce mouvement laissât rien d'incertain et qu'il y eût quelque point de la droite de compromis ; car il est probable que l'ennemi retirerait en toute hâte la plupart des forces qu'il a en Guipuscoa, Biscaye et Navarre. A cette époque, les ouvrages de défense, que je fais établir, seront assez avancés pour être livrés à eux-mêmes et pour nuire beaucoup à un corps ennemi qui voudrait forcer la ligne... Il est très important que les intentions de l'Empereur nous soient connues le plus tôt qu'il sera possible... avant que les places soient à la dernière extrémité et avant que la mauvaise saison ait fermé la campagne.

»... J'ai déjà dit que je pensais que Bentinck n'avait pas plus de 25.000 à 30.000 hommes *depuis que del Parque a rejoint Wellington* (1); ainsi le maréchal Suchet

---

(1) Voir les situations, p. 101, 102. — Clinton, 10.784, le 25 septembre 1813; — Copons, 18.368 au 1er janvier 1814; — Elio, 26.835 au 19 septembre 1813. Total : environ 56.000 hommes. Sur ce nombre, 22.000 hommes environ étaient, au 1er janvier, employés au blocus des places : il restait à peu près 34.000 hommes (dont 23.000 Espagnols sans consistance), en ligne pour les opérations contre le maréchal Suchet.